



ACTE V, SCÈNE V.

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

Par M. Frédéric Soulié,

REPRISSE AU THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 16 DÉCEMBRE 1837.



PERSONNAGES.
CAPULET, riche seigneur de Vé-
rone M. AUGUSTE.
ROMÉO-MONTAIGU, *idem.* . . . M. LOCKROY.
TALERMI, savant, et premier ma-
gistrat de Vérone. M. BEAUVALEY.
ALVAR, seigneur espagnol. . . . M. MICHELOT.
LOTHARIO, noble du parti de Ca-
pulet M. PAUL.

ACTEURS.

PERSONNAGES.
LOMENI, serviteur du Capulet. . . M. VINCENT.
JULIETTE CAPULET. M^{lle} ANAIS.
BERTHA, sa nourrice. M^{lle} LAMBERT.
UNE JEUNE FILLE. M^{lle} FERRIAND.
SERVITEURS DE CAPULET, HOMMES D'ARMES DE CAPULET,
NOBLES, SEIGNEURS, DAMES ET JEUNES FILLES DU
PARTI DE CAPULET.

ACTEURS.

La scène est à Vérone, dans le palais de Capulet.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle en marbre. A gauche du spectateur, est une porte très-visible qui conduit dans l'appartement de Juliette. A droite est une fenêtre qui ouvre sur la campagne, et qui paraît à une grande hauteur. Au fond est une porte qui donne dans l'intérieur du palais, et qui laisse découvrir une vaste salle qui précède le lieu de la scène

SCÈNE PREMIÈRE.

CAPULET, ALVAR, BERTHA.

Au lever du rideau, Bertha est assise à droite sur le devant de la scène. Capulet entre par la porte de gauche, Alvar par celle du fond. Ils se serrent la main en entrant. Bertha se lève aussitôt que Capulet paraît.

CAPULET.

Bertha, chez Talermi remèlez-vous à l'instant,
Dites-lui qu'en ces lieux Juliette l'attend ;
Que moi-même, alarmé du tourment qu'il ôbécède,

J'espère un prompt secours des secrets qu'il possède.
Dites à Talermi quelle même langueur
S'empare de ma fille et dévore son cœur.
Allez et hâtez-vous, déjà la nuit s'avance ;
Vous qui de Juliette avez nourri l'enfance,
Sans doute, vous saurez mieux que nul serviteur
Prévenir le danger de la moindre lenteur,
Votre cœur, je le sais, partage mes alarmes.
Jusque chez Talermi des serviteurs en armes
Vous suivront ; son palais est près de ce séjour,
Et je compte le voir avant la fin du jour.

SCENE II.

CAPULET, ALVAR.

ALVAR.

Eh quoi ! cher Capulet, votre ame s'inquiète
De la vaine tristesse où se plait Juliette ?
Ce n'est point à seize ans qu'un ennui passager
Doit pour des jours si chers faire craindre un danger.

CAPULET.

Alvar, quand dix enfans composaient ma famille,
Peut-être, moins sensible aux douleurs de ma fille,
J'eusse été sur ses jours tranquille comme vous ;
Mais le malheur enseigna à redouter ses coups.
Trois filles promettaient leurs soins à ma vieillesse,
Juliette est déjà la seule qu'il me laisse,
Et pour porter mon nom, si long-temps respecté,
De mes sept fils, Alvar, un seul fils m'est resté.
Vous qu'il aime, et pourtant qui savez le connaître,
Vous qui l'excuserez si Thibald pouvait l'être,
Sans doute, vous savez combien à mes tourmens
Ses torts ont ajouté de douloureux momens.
A mes malheurs du moins Juliette est fidèle ;
Mais si la mort encor doit me séparer d'elle,
Quels soins, dans mes vieux jours, viendront me
soulager !

ALVAR.

Thibald est jeune encore, et son cœur peut changer.

CAPULET.

Non ; fier de la beauté qu'il recut en partage,
Il a de nos vertus dédaigné l'héritage.
De ses nobles amours publie le bonheur,
Des belles de Vérone il immole l'honneur,
Et contre leurs vengeurs sa fougue irrésistible,
Enflammant son courage aux excès d'une orgie,
Croît réparer l'injure en acceptant leur sang.
Et, comme il est vainqueur, il se dit innocent.

ALVAR.

Il est de ces erreurs que son âge tolère.

CAPULET.

Parlez-lui cependant, je sens que ma colère
Lui reprocherait trop ses écarts insensés ;
Pour m'emporter, Alvar, je l'aime encore assez.
Dites-lui qu'à son père, à ses fils, il doit compte
D'un nom qui jusqu'à lui fut accepté sans honte.
Un père avec aigreur donne de tels avis,
Les conseils d'un ami seront plutôt suivis.
Vous qu'un destin jaloux éloigne de l'Espagne,
Mais que l'estime encor dans l'exil accompagne,
Faites à sa jeunesse entendre votre voix,
De mon fils pour ami votre cœur a fait choix,
Il vous chérit aussi ; moi-même, en sa folie,
J'ai vu comme un bonheur l'amitié qui vous lie.
Qu'il apprenne de vous la dure vérité.

ALVAR.

Mais ces conseils auraient bien plus d'autorité
Si j'aidais l'amitié du nom sacré de frère,
Et si vous-même, enfin à mes vœux moins contraire...
L'hymen de Juliette...

CAPULET.

Il n'y faut point songer.

ALVAR.

Serait-elle en effet en un si grand danger ?...

CAPULET.

Trop de crainte serait d'un cœur pusillanime ;
Cependant...

ALVAR.

Vous savez quel intérêt m'anime ?

Tout prêt à partager la crainte où je vous vois,
Si l'espoir qui vous fuit parle encor par ma voix,
C'est que mon cœur aussi, tremblant pour ce qu'il
aime,

Cherche, en vous consolant, à se flatter lui-même.
Des pleurs de Juliette obtenez le secret.

CAPULET.

Je la vois succomber sous le poids d'un regret.

ALVAR.

Du moins avec le temps est-ce un mal qui s'envole.
Quel sujet si puissant ?...

CAPULET.

Je crois qu'il est frivole.

Déjà deux ans passés, lorsque Vérone en deuil
A ses fils expirans ouvrait un grand cercueil,
Quand l'Adige effrayé eut vu sur ses rivages
Un poison devant étendre ses ravages,
Ma fille, par mon ordre, abandonna nos murs,
Et dans Gènes alla chercher des lieux plus purs ;
Près de ma sœur alors loin de nous appelée,
Juliette pleurait de se voir exilée.
Génoa la vit long-temps en proie à ses douleurs,
Mais ma sœur, attentive à prévenir ses pleurs,
De fêtes et de jeux entourant sa jeunesse,
A la voix des plaisirs fit céder sa tristesse ;
Ma fille, trop facile à répondre à ce soin,
De ces amusemens s'est fait presque un besoin.
Rappelée à Vérone, en ma maison deserte,
De ces longs jours de fête elle pleure la perte.
Gènes, qui devait être un exil si fatal,
A ravi son amour à son pays natal,
Ses plus doux souvenirs habitent cet asile,
Et c'est dans sa patrie à présent qu'on l'exile :
Voilà le seul malheur qui cause tant d'ennui.

ALVAR.

Eh bien ! devant l'hymen qu'il s'efface aujourd'hui,
Nommez-moi son époux ; dès demain sa demeure
Retentit à ma voix de ces jeux qu'elle pleure.
Ma richesse est immense, et le pouvoir de l'or
Va bientôt, de plaisirs l'environnant encor,
Peupler la solitude où son ame s'irrite.
Parlez...

CAPULET.

Par d'autres droits je sais qu'Alvar mérite
La faveur d'un hymen partout sollicité ;
Mais Capulet avant doit à sa probité
De ne point à Vérone exposer votre vie
Aux maux dont cette chaîne ici serait suivie.
Etranger à nos lois et surtout à nos mœurs,
Vous vous prépareriez de trop cruels malheurs.
Ce peu de jours passés dans les murs de Vérone,
Que l'hospitalité de plaisirs environne,
De notre état, Alvar, ne vous ont pas instruit.
L'hymen partant ailleurs au repos nous conduit ;
Ici de ce lien la superbe exigence
A nos filles pour dot n'offre que la vengeance.
Deux siècles sont passés que d'un sanglant affront
Un riche Capulet a vu rougir son front ;
Un lâche séducteur lui ravit son épouse. [Toussé,
Vous saurez de nos mœurs quelle est l'ardente ja-
ce que c'est que l'honneur au cœur des Capulets ;
Et Montaignu l'apprent... Au fond de son palais
Il cacha vainement son crime et sa victime ;
Il paya son forfait d'une mort légitime :
Celle mort fut vengée, et, depuis ce moment,
Cent combats ont scellé ce fier ressentiment.
Pour l'éteindre, le temps et les lois furent vaines ;
Cette haine à ce point bouillonne dans nos veines,
Que nous bravons des lois les atroces rigueurs.
C'est peu que de punir les vains, les vainqueurs,
Si l'un de nous succombe en ces combats funestes,
De la claie infamante il faut sauver ses restes ;
Et pour nous cependant la vengeance est l'honneur !
Et ce fils, dont les torts ont fléchi mon bonheur,
De démentir son sang n'a pas été le maître :
Dédaigneux des vertus que j'ai dû lui transmettre,
Il garde le premier des dons que je lui fis,
Et sa haine, du moins, prouve qu'il est mon fils.

Alvar, cette union serait trop dangereuse ;
Je n'accepterai pas votre offre généreuse.

ALVAR.

Jamais jusqu'à ce jour je n'ai cru mériter
Que de pareils motifs dussent vous arrêter :
C'est m'estimer bien peu qu'opposer à ma flamme
Des dangers qu'à présent mon amitié réclame.
J'accepte vos périls, acceptez mon appui,
Et pour vous, Capulet, c'est peu faire aujourd'hui,
Puisque les Montaigus semblent calmer leur rage.

CAPULET.

C'est un jour de repos avant un long orage.
Roméo, fatigué des jeux de nos tournois,
A cherché les combats sur les vaisseaux génois,
Et son père, accablé d'une longue vieillesse,
Au fond de son palais a échoué sa faiblesse ;
Mais le jour où ces murs reverront Roméo
De nos divisions nous rendra le fleau.

ALVAR.

Fait-il par sa valeur tel que je le suppose,
Ce n'est qu'un ennemi de plus qu'un nous oppose.

CAPULET.

Detrompez-vous, Alvar, un outrage si grand
Double les ennemis par l'espérance qu'il prend ;
Mais on vient....

ALVAR.

C'est Bertha....

SCENE III.

CAPULET, ALVAR, BERTHA.

CAPULET.

Apportez-vous?... Dites, quelle réponse

BERTHA.

Seigneur, Talermi vous annonce
Qu'il va bientôt venir ; il marche sur mes pas ;
Son aspect de ces lieux chassera le trépas.
Il va rendre à nos vœux le ciel plus favorable :
Sa faveur suit partout cet homme vénérable.

ALVAR.

A peine dans Vérone admis depuis un mois,
Ce noui si respecté m'est parvenu cent fois.
Quel est ce Talermi si puissant dans Vérone,
Et que de vains récits le mystère environne ?
Il est l'ami du prince, il gouverne en ce lieu ;
Le peuple voit en lui le protégé de Dieu :
D'où vient-il ?

CAPULET.

On l'ignore, et la reconnaissance

A seule dans Vérone assure sa puissance.
Sans doute, des malheurs qui pesèrent sur nous
Le récit effrayant arriva jusqu'à vous ;
Dans ces jours où la mort, s'arrêtant sur nos têtes,
Depeuplait nos maisons, assais sur leurs faltes,
Le soleil éclairait de son brûlant flambeau
Des mourans sans prière et des morts sans tombeau.
Un désert s'étendait sur les bords de l'Adige,
Quand Talermi parut comme un divin prodige.
Il entra dans nos murs, et, bravant le poison,
Il alla sans effroi de maison en maison,
Des secrets de son art apporter la puissance,
Et Vérone à lui seul dut sa convalescence.
Il a vaincu la mort, comme nous un guerrier,
Et le plus beau triomphe eut le plus beau laurier.
L'exil, dit-on, pesait sur son ame flétrie ;
Nous avons à ses vœux offert une patrie.
Citoyen vertueux et bientôt magistrat,
Il est par notre amour le premier de l'état.
Vérone, de ses soins l'objet et le théâtre,
Enlure sa vertu d'un respect idolâtre.

On dit même, entre nous, qu'un art audacieux
Lui montre nos destins dans la marche des cieux,
Que pour lui leurs flamboux ont un secret langage.

ALVAR.

De pareilles erreurs Capulet se dégage ?

CAPULET.

Si le ciel aux humains devait se révéler,
C'est à de tels mortels qu'il daignerait parler.
Respectons ses secrets... Sûre de sa science,
Ma fille a dans lui seul placé sa confiance,
Et j'espère bientôt que ses tourmens vaincus....

ALVAR.

On m'a dit qu'il était l'ami des Montaigus.

CAPULET.

Je le sais : Roméo, qui combattait pour Gènes,
Sur les bords de l'Afrique a fait tomber ses chaînes ;
Mais connaissez-le mieux : sachez que Talermi,
Ami des Montaigus, n'est point mon ennemi,
Et que jamais ses soins, pour guérir la souffrance,
Entre les citoyens n'ont fait de différence.
Le voici....

SCENE IV.

CAPULET, TALERMI, ALVAR,
BERTHA, dans le fond.

CAPULET.

Talermi, sans doute, vous savez
Que de nouveaux malheurs me semblent réservés.
J'ai perdu huit enfans, et ma fille mourante
Cache d'un mal affreux la fièvre dévorante.

TALERMI.

C'est elle, m'a-t-on dit, qui m'a fait appeler ?

CAPULET.

Joliette à vous seul a voulu révéler
La cause des chagrins dont elle est poursuivie.
Puissez-vous la sauver !....

TALERMI.

Je réponds de sa vie.

Appelez Juliette.

CAPULET, à Bertha.

Allez la prévenir
Que Talermi l'attend et qu'elle peut venir.

SCENE V.

LES PARCÉDANS, excepté BERTHA

TALERMI.

Ainsi, vous n'avez pu pénétrer le mystère
De ses chagrins secrets ?

CAPULET.

Craintive et solitaire
Elle fuit nos regards ; à peine je la vois.
De nos antiques mœurs vous savez que les loix
Des vierges ont rendu la retraite sacrée ;
De leurs appartemens vous savez que l'entrée,
Excepté pour leur père, est interdite à tous,
Jusqu'au jour où leur cœur a fait choix d'un époux.
Juliette à présent s'arme de cet usage
Pour nous cacher les pleurs qui boignent son visage.

TALERMI, à part.

Le temps est arrivé d'accomplir mes projets ;
Je le dois au repos du prince et des sujets.

(A Capulet.)

Demain, après l'aurore, et dans votre demeure,
Capulet, pour vous voir, je vous demande une
Cet entretien pour vous est d'un haut intérêt.

Pour moi ?....

CAPULET.

TALERMI.

Pour vous surtout.

CAPULET.

Demain je serai prêt,
A toute heure du jour, seigneur, a vous entendre.

TALERMI.

Eh bien ! après l'aurore, ici daignez m'attendre.

SCENE VI.

JULIETTE, BERTHA, CAPULET,
TALERMI, ALVAR.

Juliette est entrée accompagnée de Bertha pendant les deux derniers vers de la cinquième scène ; elles sortent de l'appartement de Juliette.

CAPULET, à Juliette.

Ma fille, approchez-vous, et réprimez vos pleurs ;
Talermi, comme nous, prend part à vos douleurs ;
Dites-lui le secret qu'il ignore voire père ;
Parlez, et si, pour vous, l'avenir plus prospère
A votre désespoir donne des jours sereins,
Si Talermi lui seul doit calmer vos chagrins,
Je ne me plaindrai pas qu'un autre ait dû connaître
Le secret que mon cœur eût unifié peut-être.

Juliette va accompagner son père jusqu'au fond de la scène ; elle lui baise les mains en pleurant. Capulet et Alvar se retirent ; aussitôt Juliette fait signe à Bertha de veiller à la porte.

SCENE VII.

TALERMI, JULIETTE.

Il dit ce premier couplet pendant le jeu de scène noté plus haut.

TALERMI.

Il est temps, agissons, et puissions-je à la fois
Payer à Roméo tout ce que je lui dois
Et couronner l'amour d'une épouse adorée !
Sa douleur a rendu sa faiblesse sacrée ;
Tous deux de la patrie ils deviendront l'honneur ;
Rendons Véronne heureuse en faisant leur bonheur ;
Leur hymen des partis doit étouffer le germe.

Juliette, accourant du fond du théâtre.
Eh bien ! à mes douleurs apportez-vous un remède ?
Roméo, mon époux ; dites, quel est son sort ?
Rendez-moi sa présence ou donnez-moi la mort.
Je ne saurais plus loin porter tant de souffrance.

TALERMI.

Pourquoi d'un sort plus doux refuser l'espérance ?
Enfant, à ta douleur pourquoi t'abandonner ?
Cache mieux cet amour qu'on pourrait soupçonner.

JULIETTE.

Quand d'un hymen secret j'osai former la chaîne,
Le courroux paternel ne paraissait dans Gêne
Des malheurs à venir le plus affreux malheur ;
Mais de l'absence alors j'ignorais la douleur.
D'un trop cher souvenir en tous lieux poursuivie,
Roméo seul, absent, a dépeuplé ma vie.
Les chants des troubadours me plaisaient autrefois,
Je n'aime plus les chants que ne dit point sa voix ;
De nos tournois jadis je courais voir la fête,
Leur pompe maintenant me paraît imparfaite,
Et lorsque le vainqueur accouté avec fierté
De celle qu'il hérité proclame la beauté,
Mon cœur se dit alors, à sa douleur fidèle,

S'il avait combattu, je serais la plus belle.
Partout je le desire, il me manque partout ;
C'est souffrir trop long-temps, mon père sans tout,
Il ne pardonnera....

TALERMI.

Tremble de sa colère,
Ta mort d'un tel avenir deviendrait le salaire.

JULIETTE.

Eh ! qu'importe ? un moment doit suffire au trépas,
L'absence est plus affreuse, elle ne finit pas.

TALERMI.

Juliette, est-ce là ce qu'on t'a fait promettre
Lorsque de ton secret tu m'as rendu le maître ?
Pour ton bonheur moi-même, oubliant mon devoir,
Aux soins de ton hymen j'ai promis mon pouvoir.
Des nobles de Verone craignant la querelle,
J'espérais te sauver en travaillant pour elle ;
Ton hymen nous servait ; le prince en est instruit.
Notre espoir par tes pleurs va-t-il être détruit ?
Fidèle d'un Capulet, pourquoi tant de faiblesse ?

JULIETTE.

Quelle force veut-on de celle qu'on délaisse ?

TALERMI.

Femme de Roméo, toutes-tu de sa foi ?

JULIETTE.

La foi de Roméo, la soupçonner ! qui l'moi ?
Moi ! jamais.... Si je mens, c'est en croyant qu'il m'aime.

Ah ! pour le soupçonner, je l'aime trop moi-même.
Non ! Dieu ne voudrait pas que ce cœur consumé
Pût souffrir à ce point pour n'être pas aimé.

TALERMI.

Le terme est arrivé d'une si longue absence.

JULIETTE.

Se peut-il, jura ciel !

TALERMI.

Aux lieux de sa naissance
Roméo par mes soins vient d'être rappelé.

JULIETTE, avec transport.

Ah ! d'un espoir si prompt tout mon être accable
Refuse son bonheur.... Pour calmer ma souffrance,
Peut-être vous m'offrez une vaine espérance.
J'ai bien souffert, hélas ! depuis que je l'attends,
Pour le voir un seul jour je puis souffrir long-temps.
Oui, cette horrible attente et ce mal qui dévore,
Mon cœur sans succomber peut les souffrir encore ;
Mais si d'un vain espoir je flattais mon amour
Je ne les reprendrais que pour perdre le jour.
Il revient.

TALERMI.

Abjurez une haine homicide,
A flatter Capulet Montaigne se décide.
J'ai vaincu son orgueil, et je dois dès demain
Voir ici Capulet et demander ta main.

JULIETTE.

Et Roméo revient ?

TALERMI.

J'ai dû le lui permettre.

JULIETTE.

Mais il revient bientôt ?

TALERMI.

Il est ici, peut-être.

JULIETTE.

Ici !...

TALERMI.

Sans doute...

JULIETTE.

Oh ! non, il serait dans mes bras.

TALERMI.

Son père l'a revu, demain tu le verras.

JULIETTE.

Demain ? Eh quoi ! si tard.

Les Juliette tombe dans une rêverie distraite jusqu'à la sortie de Talermi.

TALERMI.

Demain tu sauras l'heure
Où tous deux vous pourrez vous voir dans ma demeure.

La prudence le veut. Quand vos maux vont finir,
Des transports d'un moment sauvez votre avenir.
Pour éteindre la haine où ta vie est en butte
Entre ton père et moi laisse engager la lutte.
Si pour quelques vertus Dieu remet en mes mains
Des secrets inconnus au reste des humains,
À faire leur bonheur du moins je les emploie.
Ainsi, quelque parti, désormais, quelque voie
Que je puisse choisir pour assurer le tien,
Sois prudente, et surtout ne t'étonne de rien.

Talermi sort, Bertha rentre aussitôt.

SCÈNE VIII.

JULIETTE, BERTHA.

JULIETTE, seule un moment.

Que la douleur est fâcheuse à côté de la joie !
Mais ce n'est pas demain qu'il faut que je le voie !
Bertha...

BERTHA.

Ma fille, eh bien !

JULIETTE.

Qu'il vienne après le jour

De sa vue adorée enivrer mon amour.

BERTHA.

Que dites-vous ?

JULIETTE.

Sitôt que la nuit sera sombre,
Pour gagner sa maison, profite de son ombre ;
Demande-le... Dis lui que je suis son retour...
Tu connais du palais le plus secret séjour...
La nuit doit te servir... Invente un stratagème.
N'est-ce pas, je verrai bientôt tout ce que j'aime ?

BERTHA.

Qui ? Roméo ?

JULIETTE.

Bertha, mon époux est ici ;

M'aimes-tu ?

BERTHA.

Moi ?

JULIETTE, allant à la fenêtre.

Tiens, vois... Le jour s'est obscurci,
Et bientôt... Mais tandis qu'encore sa clarté brille,
Pour revoir son époux, viens embellir ta fille.

BERTHA.

Je tremble des dangers où peut-être...

JULIETTE.

Oh ! tais-toi.

Quand je pleurais, Bertha, tu pleurais avec moi.
Il viendra... Pour mon front prépare une couronne ;
Des plus brillantes fleurs que l'éclat m'environne ;
Répands sur mes cheveux les parfums les plus doux.
Je veux, plus que jamais, plaire à mon jeune époux.
Juliette, à tes soins depuis long-temps rebelle,
Pour un si grand bonheur ne peut être assés belle.
Elles sortent par la porte de gauche. La nuit tombe tout-à-fait.

ACTE DEUXIÈME.

Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROMÉO, JULIETTE.

Ils sortent de l'appartement de Juliette.

JULIETTE.

Quoi ! tu fais, mon époux, l'aube est-elle venue ?

ROMÉO.

Vois, déjà ses rayons ont éclairé la rue.
Le couvent retentit d'un son vague et lointain ;
Les accords chautent déjà les hymnes du matin.

JULIETTE.

Le jour est donc bien loin, puisque dans la chapelle
Pour la première fois la cloche les appelle.
Attends...

ROMÉO.

Penses-tu qu'à te fuir empressé,
Mon cœur de tes regrets ne soit pas oppressé,
Ne cache pas tes yeux sous ta paupière humide,
Ton amour m'est si cher qu'il m'a rendu timide,
Je pourrais sur mes pas trouver un serviteur.

JULIETTE.

Ma mère n'est plus là pour gêner leur lenteur ;
Quand le jour loin de toi m'éveillait la première,
J'ai vu souvent leurs yeux dormir sous sa lumière.

ROMÉO.

Juliette, il le faut.

JULIETTE.

Mes vœux sont superflus,
Eh bien ! pars, il le faut, je ne te retiens plus

ROMÉO.

Pourquoi donc sur ton front cette sombre tristesse ?

JULIETTE.

Oh ! rien, c'est que le jour accourt avec vitesse.

ROMÉO.

Ah ! pour me dire adieu, détache de tes pieds
Tes regards loin des miens trop long-temps oubliés.

JULIETTE, à part en pleurant.

Ainsi de tant d'amour je suis récompensée ?

ROMÉO.

Quel sinistre soupçon occupe ta pensée ?

Tu ne me réponds pas, tu trembles de me voir.

JULIETTE, à part avec amertume.

On est toujours puni d'oublier son devoir.

ROMÉO, vivement.

L'excès de mon amour n'est-il plus ton excuse ?

JULIETTE.

Hier je le croyais... Aujourd'hui tout m'accuse.

ROMÉO.

Je ne te comprends pas et crains de deviner
À quel point ta douleur a pu me soupçonner.
Je t'aime, Juliette, et d'un amour si tendre [chc.
Que ton cœur noble et pur aurait mieux dû m'enten-
Je ne t'ai point liée à des serments d'un jour ;
Tu le sais, j'ai donné ma vie à mon amour.

JULIETTE.

La haine de ton nom était mon héritage.

ROMÉO.

Mais j'en ai fait pour toi le plus noble partage.

JULIETTE.

Pour moi, tu le disais...

ROMÉO.

Si tu peux en douter,
 Juliette, apprends-moi sur quoi l'on doit compter.
 Te couvrant de l'éclat que la gloire me prête,
 L'amour d'un peuple au mien a servi d'interprète,
 Et si Gènes par moi sur ses nombreux vaisseaux
 De cent glaives captifs a porté les faisceaux,
 C'est que j'avais pensé que ses cris d'allégresse
 A ton cœur attentif parlaient de ma tendresse.
 Pour toi seule enviai le prix de mes travaux,
 J'ai cru t'enorgueillir de ce peu que je vanx.
 Cherchant dans les dangers la gloire pour te plaire,
 Toi seule à mes efforts donnais tout leur salaire,
 Lorsque sans me nommer tu parlais de combats,
 J'ai désiré tes pleurs au prix de mon trépas.
 J'attendais un regard après une victoire,
 Ton amour me semblait le comble de la gloire;
 Et s'il est des guerriers plus illustres que moi,
 N'ai-je pas assez fait en faisant tout pour toi?
 Je rougis de parler du peu de renommée,
 Dont en vain mon amour crut ton âme charmée;
 Mais je rougirais plus, en de pareils moments,
 Si pour te rassurer il fallait des sermens.
 Je te croyais, de moi même comme moi-même,
 Et je ne devrais pas te dire que je t'aime.

JULIETTE.

Pour quelques pleurs alors tu bravais le trépas,
 Et mes pleurs aujourd'hui ne le retiennent pas.

ROMÉO.

Tu m'as fait, Juliette, une cruelle injure.

JULIETTE.

Moi!

ROMÉO.

Tu m'aimes bien peu si tu me crois parjure.
 Trop heureux de te voir pour eroire à ta douleur,
 J'avais mal remarqué ta subite pâleur,
 Tes soupirs étouffés, tes caresses éraillées,
 Dans les regards troubles quelques larmes furtives,
 Tout s'explique à présent, et tout me dit trop bien
 Que déjà ton bonheur ne dépend plus du mien;
 Pour rassurer ton âme à tes soupçons soumise,
 Je reste en ce palais, où la mort m'est promise.

JULIETTE, avec effroi.

O ciel! fuis, Roméo...

ROMÉO.

J'attache ici mes pas.

JULIETTE.

Je te crois.

ROMÉO.

Tes soupçons croient mieux mon trépas.

JULIETTE, rapidement.

En voyant la terreur dont mon âme est saisie,
 Pardonne à tant d'amour un peu de jalousie;
 J'ai cru...

ROMÉO.

Quoi! tu pensais qu'en ces lieux accouru...

JULIETTE.

Non, j'en ai bien souffert; mais je ne l'ai pas cru,
 Je n'ai pas à ce point mérité ta colère;

Hésitant.

Mais, prête à te revoir, soigneuse de te plaire,
 J'avais passé ton doigt de noire anneaux d'hymen.

ROMÉO.

Eh bien?

JULIETTE, lui prenant la main.

Et cet anneau n'est plus seul à ta main:

Avec rapidité.

Vois à quel souvenir un soupçon nous rappelle,
 Une fois, une seule, on m'a dit qu'une belle,
 Lorsqu'elle veut répondre aux vœux de son amant,
 A ce don précieux attache un doux serment.
 Et depuis tant de jours que le sort nous sépare,
 Cet anneau...

ROMÉO, souriant.

Cet anneau, vois quel soupçon t'égare!

Malheureux loin de toi, mais combattant toujours,
 D'un chef des Africains j'avais sauvé les jours.
 « Roméo, me dit-il, cet anneau qui s'est ouvert
 « Porte un poison mortel sous l'or qui le recouvre;
 « Pent-être ignores-tu combien à ta valeur
 « Les Africains vaincus ont juré de malheur;
 « Ton supplice est l'espoir qui fait vivre leur rage.
 « Prends cet anneau, je dois la vie à ton courage;
 « Mais si jamais les miens sont maîtres de ton sort,
 « J'aurai en m'acquitter en t'assurant la mort. »
 J'ai gardé ce présent.

JULIETTE.

Pardonne à ton épouse;

Non, non, je me trompais, je n'étais point jalouse.

ROMÉO.

Faut-il à tant de joie avoir mêlé des pleurs!

JULIETTE.

Mais ta joie est la mienne; oublions mes douleurs;
 Adieu, songe aux périls auxquels le jour te livre.

ROMÉO.

Adieu, tu m'as appris qu'il est bien doux de vivre!

JULIETTE.

Va... pense que ce jour doit décider de nous;
 Qu'il me permette ou non d'avouer mon époux,
 Il vivra dans mon cœur.

ROMÉO.

Crois-tu que je l'oublie?

Je revieudrai ce soir.

JULIETTE.

Oh! pars, je t'en supplie,

Le jour brille déjà.

ROMÉO.

Qu'il va durer long-temps

A ce soir.

JULIETTE.

A ce soir; adieu... va, je t'attends.

Il sort.

SCENE II.

JULIETTE, seule.

Elle ouvre la fenêtre.

Fuis, ô mon jeune époux, et que l'ombre discrète
 Ralentisse son vol pour caeber ta retraite.
 Que le jour qui la suit, fuyant nos ennemis,
 Laisse sur nos amours leurs regards endormis.
 Les belles, écoutant leur vanité jalouse,
 S'aimeront assez tôt contre ta jeune épouse.
 Oui, si le ciel ne t'eût confié mon bonheur,
 Leur cœur de ton hymen m'eût disputé l'honneur.
 Combien j'ai vainement combattu cette flamme!
 Mais, sans doute, le ciel t'avait soumis mon âme:
 Jamais un seul regard, on seul accord de toi,
 Sans troubler tout mon cœur, n'est venu jusqu'à moi.
 Heureuse de t'aimer avant de te connaître,
 A t'entendre, à te voir je consacrai mon être;
 Et, lorsque tu m'appris ta naissance et ton nom,
 Quels malheurs séparèrent mon sang de ta maison
 De la tienne des miens refusant l'héritage;
 Je pleurai de t'aimer, et t'aimai davantage.
 Oh! sans doute, le ciel dans ce cœur innocent
 Mit pour de grands desseins un amour si puissant.
 Oui, ton père et ta mien béniront cette chaîne,
 Tant d'amour doit suffire à calmer tant de haine.

Elle va vers la fenêtre.

Mais qu'entends-je? Non, non, c'est le chant des oiseaux qui se mêle dans l'air au murmure des eaux. [seux]
Quand pourrai-je goûter un bonheur sans mélange?
Je ne me trompe pas... ô ciel!... quel bruit étrange!
Dieu! défends Roméo... sauve-le du trépas!
Le bruit approche... on tient... qui porte ici ses pas?

SCENE III.

JULIETTE, ROMÉO, dans un grand désordre.

JULIETTE.
Roméo! juste ciel! parle! qui te ramène?
ROMÉO.
Juliette... ô vengeance!... ô fortune inhumaine!
JULIETTE.
Trois jours sont menacés?
ROMÉO.
Mon honneur est vengé.
JULIETTE.
Sur quoi donc?

ROMÉO.
Eh! qu'importe? il m'avait outragé.
JULIETTE.
Roméo, parle enfin. Quel péril te menace?
ROMÉO, *arrêtant un moment; après une pause.*
Écoute... De mes pas ils ont perdu la trace.
JULIETTE.
Qui te poursuit?

ROMÉO.
Les tiens...
JULIETTE.
Que veulent-ils?
ROMÉO.
Ma mort!
O funeste retard!
JULIETTE.
Oh! trop affreux remord!
C'est moi qui te le donne.
ROMÉO.
Un des leurs l'a reçu.
JULIETTE.
En quel lieu?

ROMÉO.
Des jardins je franchissais l'issue,
Quand, surpris par les chants de jeunes débauchés,
Frère d'un lilas touffu je tiens mes pas cachés;
L'un d'eux, que mes regards ont méconnu dans l'ombre,
Les quitte... m'aperçoit... approche... et d'un air som-
me « En ce lieu, me dit-il, que fais-tu si matin? » [bre:]
Je veux fuir... l'ivre encor des vapeurs du festin,
Il revête mes pas en criant: « C'est un lâche,
Ou bien un Montaigu qui devant moi se cache. »
Peut-être que pour toi, prompt à me maltraiter,
J'eussais poussé l'amour jusqu'à le mépriser.
Le crois-tu? l'insensé m'outrage en sa démenée;
Je m'arme, son fer brille, et le combat commence.
Ses amis qu'il quittait, accourent à sa voix;
Pour le voir succomber arrivent à la fois;
Ils m'attaquent ensemble, et leur foule insensée
Par mon bras à l'instant eût été dispersée,
Si, dans un tronc noueux, qu'au hasard j'ai frappé,
Mon glaive retenu ne m'eût échappé.
Je fuis alors, et dans le trouble qui m'emporte
De vos jardins déserts je regagne la porte,
Tandis qu'on me poursuit avec des cris aigus
De rive Capulet et montais Montaigus!
Je rentre en maudissant ma fortune et leur rage.
C'est peu que ce trépas venge un stérile outrage,
Peut-être il nous ravit tout espoir de bonheur;
Ton père à le venger mettra tout son honneur,
Et cet hymen...

JULIETTE.

Écoute, en tumulte on s'éveille,
Des cris, des pas confus ont frappé mon oreille.

ROMÉO.

J'y cours, j'ai ton honneur du moins à conserver.

JULIETTE.

Mon honneur est en toi, c'est toi qu'il faut sauver.

ROMÉO.

Donne-moi donc un glaive.

JULIETTE.

Inutile espérance!
Celle qui t'a perdu te doit la délivrance,
Ce lieu que ton amour m'a su rendre si cher
Est armé d'un respect plus puissant que le fer.

ROMÉO.

Il n'arrêtera point leur rage meurtrière.

JULIETTE.

S'ils entrent, Roméo, j'entrerais la première.

ROMÉO.

Captif des Capulets, que puis-je attendre d'eux?

JULIETTE.

Ce poison t'appartient et peut suffire à deux.
Va, Dieu qui nous unit peut nous être prospère.

SCENE IV.

JULIETTE. CAPULET, l'épée à la main, SERV-
TEURS, AMIS ET ALLIÉS DE THIBAUD.

JULIETTE, apercevant Capulet.

Armons-nous de courage. O grand Dieu, vous, mon

CAPULET, avec force. [père!]

Ma fille, dans ce lieu que venez-vous chercher?

JULIETTE, hésitant.

Des cris à mon sommeil sont venus m'arracher.
Qu'est-ce que vos regards m'annoncent de funeste?

CAPULET, avec désespoir.

O ma fille! ô mon sang! seul espoir qui me reste!
Thibaud, soutien d'un nom qui s'éteint pour jamais,
Ta mort vient de m'apprendre à quel point je t'ai-

JULIETTE.

Eh quoi! c'était mon frère!
[mais!]

CAPULET.

Qui, ton frère lui-même.

JULIETTE.

Il n'est plus?

CAPULET.

C'en est fait!...

JULIETTE, à part.

Malheureuse! et je t'aime!
CAPULET.

Ah! qu'il s'offre à mes coups, le plus affreux trépas
Attend son assassin.

JULIETTE, égarée.

Je ne le connais pas.

CAPULET.

Un Montaigu lui seul de ce crime est capable.

JULIETTE, égarée.

Montaigu! quelle voix a nommé le coupable?

CAPULET.

Je trouve à l'accuser un espoir odieux;
La vengeance avec lui me consolera niéux.

Tu pleures, Juliette, et tu crains ses alarmes;
Ta douleur, plus heureuse, a pu trouver des larmes:
La mienne veut du sang... Mon fils, tu l'obtiens, car
Ton ombre de ta force arme ce faible bras.

LUTHARIO.

Sa vengeance est à nous; sa mort est notre injure.

CAPULET.

Vous serez ses vengeurs?

TOUS.

Chacun pour tous le jure.

CAPULET, à Juliette.

Écoute leurs serments, ils sont dignes de nous.

JULIETTE.

Leurs sermons sont affreux !

CAPULET, *seulement*.

Ma fille...

JULIETTE, *à part*.

O mon ripoux !

Juliette tombe assise sur un fauteuil.

CAPULET, *à ses amis*.

Si le prince, jaloux d'étendre sa puissance,
Veut usurper sur nous le droit de la vengeance,
Que de son glaive en vain il ait armé la loi !
D'être nos seuls vengeurs sachons garder l'emploi !
Et, pour mieux nous remettre en nos droits légitimes,
Aux bourreaux aujourd'hui ravissons deux victimes !
L'infortuné Thibault, tombe sous un vainqueur,
Mort, peut encore des luis ébranler la rigueur ;
Cachons-leur son trépas, hâtons sa sépulture ;
Les bourreaux, réclamant leur affreux pûture,
Nous viendraient de son corps disputer les lambeaux ;
Mais ils respectent l'asile des tombeaux.
Qu'à garder ce secret nul de vous ne balance ;
Je saurai m'imposer cet horrible silence :
Pour d'autres soins, amis, sachez en profiter.
Puisque le meurtrier a pu vous éviter,
Il est hors de ces lieux ; sous un air plus tranquille
Sortez de ce palais et parcourez la ville.
Allez, intéressez les regards, les discours ;
Du plus léger indice implérez le secours ;
L'orgueil des Montaigus nommera leur complice ;
Que votre fer alors le salue du supplice

Allant vers la porte.

Mais je vois Talerni qui s'avance.

JULIETTE.

O malheur !

CAPULET.

Amis, vous connaissez son extrême rigueur,
Ce respect pour nos lois que lui-même s'impose ;
Que de votre présence il ignore la cause.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, TALERNI.

TALERNI, *entrant lentement et d'un air surpris*.
De cet étrange accueil que me fait-il penser ?
Eh quoi ! nul seigneur ne s'offie à m'annoncer !
Seul, et jusqu'en ces lieux j'ai dû chercher leur maître !

CAPULET.

Pardonnez si des soins trop douloureux peut-être...

TALERNI.

Il suffit... J'aperçois vos parents, vos amis ;
Quoique cet entretien, que vous m'avez promis,
Touche votre maison, sans doute, la première,
Il intéresse encore Véronne tant entière,
Qu'ils demeurent... Du prince ils suivent les projets...

CAPULET.

Ils vous écouteront en fidèles sujets ;
Parlez...

TALERNI.

J'augure bien du sort qui les rassemble ;
De mon message ainsi vous jugerez ensemble :
Du destin de l'état vous allez décider.

CAPULET.

L'état pour son bonheur peut tout nous demander.

TALERNI.

Depuis assez long-temps, dans Véronne alarmée,
Pour dépeupler ses murs la vengeance est armée.
Le prince cependant, fidèle à son pouvoir,
Dans le bonheur public voit son premier devoir :
Il semble qu'en secret, secondant sa justice,
La fureur des partis déjà se ralentisse ;
Mais c'est peu du présent ; jusque dans l'avenir

Dans leurs excès futurs il les veut prévenir.

Exempt des passions d'une longue vengeance,
Son cœur sur tous les torts tend son indulgence ;
D'un seul et même amour embrassant ses enfans,
Il les veut rendre heureux, vaincus ou triomphans ;
Moi-même à ses projets, en ma reconnaissance,
D'une vieille amitié j'ai préb la poissance,
Dedaignant des combats qu'il pouvait rallumer,
Capulet, l'ennemi que tu dois estimer,
Aujourd'hui, par ma voix, au nom de sa famille,
Montaigu pour son fils te demande ta fille.

CAPULET.

Montaigu !... Talerni, tu connais mal son cœur.

TALERNI.

De ses ressentimens son pays est vainqueur.

CAPULET.

Mon pays veut de moi mon sang et mes services ;
Mais l'honneur se refuse à de tels sacrifices.
Montaigu, s'il le veut, peut céder à ce prix ;
Mais en perdant ma haine, il aura mon mépris.

TALERNI.

Tant d'orgueil...

CAPULET.

Tant d'orgueil vaut mieux que sa faiblesse.

TALERNI.

Du malheur de ta fille affranchis ta vieillesse.
Je t'ai promis ses jurex ; tremble que dans sa mort
Ta vengeance bientôt n'apprenne le remord.

CAPULET.

Sa mort !

TALERNI.

Sa mort bientôt deviendra ton ouvrage !

CAPULET.

Ma fille, eh bien ! pour moi réponds à cet outrage.
Pour vivre ou pour mourir, parle pour ton bonheur,
De l'hymen que l'on t'offre attendais-tu l'honneur ?

JULIETTE, *à part*.

O Roméo !... Thibault !... O ma raison confuse !

TALERNI, *étonné*.

Juliette se tait ?...

CAPULET, *vivement*.

Juliette refuse.

Son silence répond...

JULIETTE, *se levant vivement*.

C'est la mort que je veux... Qui, moi ? je n'ai rien dit.

TALERNI, *à part*.

Je demeure interdit.

SCENE VI.

LES MÊMES, ALVAR, une épée nue et sanglante à la main.

ALVAR, *à Capulet*.

Capulet... Ah ! j'en crois ces sinistres présages,
Ce morne desespoir peint sur tous les visages ;
La mort...

CAPULET, *bas*.

Silence !

TALERNI.

Achève.

CAPULET.

Arrête.

TALERNI.

Parle.

JULIETTE.

O Dieu !

TALERNI.

Parle.

ALVAR, *à Capulet*.

Pour te revoir, je venais en ce lieu,
Lorsque de tes jardins je vois l'issue ouverte ;

Je vois le sol foulé, l'herbe de sang convettée,
Et non loin, par moi-même aussitôt arrachée,
Dans un chêne nouveau ce fer presque caché.

TALERNI, avec surprise.

Ce fer ?

CAPULET.

Donne.

TALERNI, prenant l'épée.

Malheur !

CAPULET.

Quoi ! tu le connais ?

TALERNI.

Tremble !

Aux jeunes gens.

Et vous, pour ce forfait sans doute nous ensemble...
Tremblez.

CAPULET, passant près de Talerni.

Tu le connais ?

TALERNI.

Ce don que je lui fis,

Était à Roméo.

CAPULET, lui arrachant l'épée.

Ce sang est à mon fils.

TALERNI.

O ciel !

JULIETTE, à part.

Grâce...

CAPULET.

Et voilà cet époux de ma fille,
Ce héros qui devait honorer ma famille !
Vengeance !

TALERNI.

Capulet, souviens-toi que la loi
Pour te venger ici le défend contre toi.

CAPULET.

La loi ! Je respectais cette frivole entrave,
Mais, pour un Montaigu, c'en est fait, je la brave.

Montrant Juliette.

Montaigu n'a-t-il pas fait demander sa main ?
Eh bien ! que da ma fille il assure l'hymen.

Aux jeunes gens.

Amis, un noble prix attend votre vaillance :
Aujourd'hui Roméo cherchait mon alliance,
Moi je l'offre à celui qui percera son sein.

ALVARE.

Ah ! je jure à ce prix la mort de l'assassin.

CAPULET.

Ma fille, à ce serment viens unir ta promesse.

TALERNI.

C'en est assez, barbare, épargne sa jeunesse.
J'excuse encor ton cœur par la douleur troublée ;
Le tribunal bientôt, par mon ordre assemblé,
Jugera Roméo... Tu devras y paraître ;
Mais quitte les projets que tu nourris peut-être,
Quels que soient les forfaits, je saurai les punir.
Il s'approche de Capulet, lui prend la main, et dit le reste
bas.

Oui, crois-moi, Capulet, si, pour les prévenir,
La justice était faible et les lois sans puissance,
Je me chargerais seul du soin de leur vengeance.

CAPULET, bas.

Toi, contre Capulet !... Sais-tu bien qui je suis ?

TALERNI, bas.

Qu'importe !... Tu sais mieux encor ce que je puis.
L'avenir, et souvent plutôt qu'on ne le pense,
De nos crimes en lui porte la récompense.
N'as-tu donc pas prévu qu'en jour peut se lever
Où le courroux du ciel saura tout l'enlever ;
Où ta fille elle-même, à ton amour ravie,
Te fuira dans la tombe, et réduira ta vie
Au soin de te venger de l'indigne pitié
Qui parmi les vivants t'aura seul oublié ?

CAPULET.

Tu connais mes sermens, je te les renouvelle ;
Tu peux aux Montaigus en porter la nouvelle.

TALERNI, qui a passé près de Juliette.
Ma fille, soyez calme et confiante en Dieu ;
Bas.

Roméo... parle... Eh bien ?...

JULIETTE, bas.

Grâce, il est en ce lieu.

TALERNI.

A Capulet.

Imprends ! Capulet, évite ma colère ;
Tout forfait aujourd'hui recevra son salaire.

CAPULET, à Talerni qui sort.

Il en est un du moins qui recevra le sien :

A ses amis.

Vous avez entendu... Ce soir...

TOUS, à voix basse.

Oui, tous.

CAPULET.

C'est bien...

Ils sortent. Juliette rentre dans son appartement.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR, CAPULET, LOMÉNI, SERVITEURS.

CAPULET.

Viens, Alvar... Cependant permets que je dispose
Les soins que désormais la prudence m'impose.

Aux serviteurs.

Le cercueil de Thibault sera bientôt fermé ;
Qu'à mon appel après chacun réponde armé,
Serviteurs... Loméni, toi que ce soin regarde,
As-tu de ce palais bien assuré la garde ?

LOMÉNI.

Oui, seigneur, les archers veillent sur les créneaux.

CAPULET.

A-t-on aux jeunes gens ouvert mes arsenaux ?

LOMÉNI.

Ils s'y sont lancés en demandant vengeance.

CAPULET.

Bien ! Nos fossés taris montrent ta négligence.

LOMÉNI.

Ils seront pleins ce soir.

CAPULET, *allant à la fenêtre et regardant en bas.*
Ces hommes sont perdus ;

Ces murs par leur hauteur sont assez défendus.
Il suffit qu'en ces lieux la herse soit levée.

LOMÉNI.

Pour entrer en secret je l'avais réservée,
Et vers ce lieu désert cette porte conduit.

CAPULET.

Que du moins elle soit fermée avant la nuit.

Aux serviteurs.

Les Montaigus bientôt nous verront, ja l'espère.

Au premier serviteur.

Dans le dernier combat, ils ont tué ton père.

A un second serviteur.

Ton fils y succomba.

A Loméni.

Ton frère y fut vaincu.

LOMÉNI.

Il y resta vingt morts du pur sang Montaigu.

CAPULET, aux serviteurs.

Eh quoi ! ses serviteurs, vous méprisant peut-être,
Promettent sans trembler les couleurs de leur maître.

LOMÉNI.

Jadis sous leur manteau, même en toute saison,
Seigneur, de leur livrée ils cachaient le blason ;
Ce temps peut revenir.

CAPULET.

J'en garde l'espérance.

Allez ; j'aime à vous voir cette malle assurée.

SCÈNE II.

CAPULET, ALVAR.

ALVAR.

Eh quoi ! le tribunal déjà s'est assemblé !
Vous-même, devant lui par le prince appelé,

Avec empressement vous semblez vous y rendre !
Où tendent donc les soins qu'ici je vous vois prendre ?

CAPULET.

Pour mieux agir, je feins d'obéir à la loi.

Je tente une vengeance inconnue avant moi :

Elle est terrible, ami, puisque dans cet outrage

J'invoque d'autres lois que celles du courage.

Talenti, toi le vois, dans cet événement,

Seule de Roméo hâter la jugement ;

Sans doute au tribunal l'appelant pour l'absoudre,

A quitter ma vengeance il compte me répondre.

ALVAR.

Roméo sur son sort doit être rassuré.

CAPULET.

Au coup que je lui garde il n'est pas préparé.

ALVAR.

Un outrage au combat pourra servir d'excuse.

CAPULET.

Oui, mais c'est d'un forfait que ma douleur l'accuse.

Eh ! de quel combat quels étaient les témoins ?

Nos parents, nos amis ; je me fie à leurs soins.

ALVAR.

Mais d'un pareil moyen que pouvez-vous attendre ?

CAPULET.

Alvar, le tribunal va bientôt les entendre.

Roméo, si matin, non loin de ma maison,

Seul, rencontrant mon fils, le frappant sans raison,

Sans doute l'attendant après de ma demeure,

Se cachant dans Vérone, en ces lieux, à cette heure,

N'est qu'un lâche assassin.

ALVAR.

Vous pourriez...

CAPULET.

Il le faut ;

Sa famille avec lui monte sur l'échafaud,

Et j'y mets d'un seul coup, venant notre querelle,

Le supplice pour lui, le déshonneur pour elle.

De nous des citoyens son nom sera rayé.

Par la honte et le sang, le sang sera payé.

ALVAR.

Pourtant, si prétendant qu'il vengeait une offense,

Au tribunal lui-même il porte sa défense ?

CAPULET.

S'il ose le tenter, avant d'y parvenir,

Mille poignards amis seront sa loi punir.

Sous le vaste manteau qui cache leurs armures

Nos partisans, du peuple évitant les murmures,

Et de notre vengeance assurant le succès,

La mort, du tribunal ferme tous les accès.

ALVAR.

Pourquoi donc en ce lieu ma valeur occupée...

CAPULET.

L'avenir est douteux, gardons-lui ton épée.

Les plus sages desseins souvent manquent leur but ;

Au hasard Roméo peut devoir son salut.

Il est libre, il peut fuir, et, malgré son absence,

Au tribunal encore prouver son innocence ;

Et lorsque mon projet ne serait pas déçu,

Le prince ne peut-il, séduit à mon inu,

Opposer à l'arrêt sa facile indulgence ?

Qu'il serve ou que des lois il trompe la vengeance,

La mienne a des fureurs qu'il n'enchaînera pas ;

A tout événement soyons prêts aux combats.

ALVAR.
Quels que soient les dangers que Capulet affronte,
Ma fortune, mon bras, tout est à lui.

CAPULET.
J'y compte.
D'ailleurs d'autres projets attendent mon retour ;
Je n'ai point pour ma fille oublié ton amour ;
Nous en reparlerons... Viens, et qu'il te souvienne
Que ma cause bientôt peut devenir la tienne.
Juliète m'attend ; car, avant de sortir,
De mes ordres nouveaux je la veux avertir.
Entrons, suis-moi...

ALVAR.
C'est elle.

SCENE III.

JULIETTE, CAPULET, ALVAR.

Juliète entre précipitamment.

CAPULET.

Approchez, Juliète,
Vous portez sur ces lieux une vue inquiète.

JULIETTE.

A part.

Sans doute... Je frémis.

CAPULET.

D'où vous vient cet effroi ?

JULIETTE, embarrassée.

En effet, j'écoutais... oui... les sons du beffroi.

CAPULET.

Ils vous ont annoncé qu'en la funèbre enceinte
Il est temps de porter une douleur plus sainte.
Priez Dieu de ne pas laisser à l'abandon
L'âme de votre frère expiré sans pardon.
Dans les noirs souterrains où vous allez descendre,
Alvar, son noble ami, déposera sa cendre,
Vous l'accompagnerez... Cet hôte généreux
Est digne d'accomplir ce devoir douloureux.
Adieu, bons du palais un autre soin m'appelle.
Pour vous guider bientôt vers la sainte chapelle
Alvar va revenir... Le tribunal m'attend,
Une heure suffira.

ALVAR.

Je reviens à l'instant.

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, seule pendant les deux premiers vers
et rentrant chez elle.

Il sort ! Inspire-moi, grand Dieu ! que dois-je faire ?
Cherchons dans ces malheurs quel malheur je préfère.

Roméo paraît.

Décidons. Où vas-tu Roméo ? je frémis.

ROMÉO.

Le tribunal m'attend.

JULIETTE.

Mille bras ennemis

T'entourent... et partout ton trépas se prépare,
Le sais-tu ?

ROMÉO.

J'écroutais, j'admirais le barbare !
Ma mort, mon déshonneur, il peut tout calculer !
Mais, adieu.

JULIETTE.

Nos amis sont prêts à l'immoler,
Chaque pas te conduit vers leur troupe ennemie.

ROMÉO.

Chaque instant qui s'enfuit me mène à l'infamie.

JULIETTE.

Attends, attends la nuit pour fuir de ce séjour.

ROMÉO.

Pour mourir avec gloire accorde-moi ce jour.

JULIETTE.

Demeure...

ROMÉO.

Je ne puis.

JULIETTE.

Es-tu donc inflexible ?

ROMÉO.

A tes douleurs toujours tu m'as trouvé sensible ;
Mais ton époux, hélas ! promis au déshonneur,
Ne sait pas dans la bonté espérer ton bonheur.

JULIETTE.

Sera-t-il dans ta mort ?

ROMÉO.

Puisque tu m'es ravie,
Que t'importe, rends-moi ton pouvoir sur ma vie ;
Roméo dans le sort trouve assez de rigueur.

JULIETTE.

Mon amour n'est-il plus le senl bien de ton cœur ?

ROMÉO.

Toujours ; mais si tu sais en garder la mémoire,
Souviens-toi que peut-être il naquit dans ma gloire.
Si ta rage des liens n'assurait mon trépas,
A mon honneur, crois-moi, je ne survivrais pas.
Le ciel peut nous nuire... Mais enfin sur la terre
Du nom des Montaigus je suis dépositaire.
Ah ! si leur bras ne peut m'arracher au danger,
Apportons-leur du moins le droit de me venger.
Si devant mes bonheurs je tremblais de paraître,
Mon père en sa douleur m'accuserait peut-être ;
Il maudirait ma vie et non pas mon cercueil.
Et moi de seaux vains ans je tromperais l'orgueil !
Moi ! j'irais pour un jour que ta douleur espère
De l'honneur de son fils déshériter mon père !
Je cours au tribunal...

JULIETTE.

C'est la mort où tu cours.

ROMÉO.

Quand je perds mon honneur, tu penses à mes jours...
De quel péril frivole es-tu donc occupée ?
Si tu m'aimas jamais, viens, rends-moi cette épée
Qu'en combattant ici je perdis ce matin.

JULIETTE.

Celle qui de mon frère a tranché le destin !

ROMÉO.

Elle sanra bientôt dans la foule tremblante
M'ouvrir parmi les tiens une route sanglante.

JULIETTE.

Quoi ! le sang de Thibault ne te suffit-il pas ?
Et de mon père aussi te faut-il le trépas ?

ROMÉO.

Eh bien ! laisse-moi fuir, je garde une victoire
Au bras des Capulets, digne en tout de leur gloire ;
Sans arme au milieu d'eux je cours me présenter ;
Je connais le péril que je vais affronter ;
Ils frapperont celui qu'ils n'oseraient combattre ;
Mais, si du premier choc ils ne peuvent m'abattre,
Je leur arrache un glaive, et sous le coup fatal
Je vais traîner ma mort au pied du tribunal.

JULIETTE.

Jc te suis, Roméo.

ROMÉO.

Juliète, demeure !

Mon sort sera fixé peut-être dans une heure.
Surtout, de notre hymen conserve le secret,
Roméo t'en supplie.

JULIETTE.

O ciel ! Alvar paraît.

SCENE V.

JULIETTE, ALVAR, ROMÉO.

ROMÉO, *bas à Juliette.*Alvar!... cet Espagnol qui croit en sa démençe
Que ta main de ma mort sera la récompense.JULIETTE, *de même.*Jamais il ne te vit. Ah! daigne te calmer!
Toi-même sur ton sort cesse de m'alarmer.ALVAR, *à Juliette.*Juliette, venez... Déjà l'heure est sonnée,
Des funèbres apprêts la chapelle est ornée,

Montrant Roméo.

On n'attend plus que vous. Ce noble cavalier
Que le sang à Thibald doit sans doute allier,
Tandis que Capulet est loin de sa famille,
Dans les tombeaux peut-être accompagner sa fille;
Mèlera-t-il ses pleurs à nos regrets cuisans?

ROMÉO.

Rien n'égale l'horreur de ceux que je ressens,
Mais je ne puis vous suivre.

ALVAR.

Ah! plus heureux sans doute

Dans vos justes transports, Capulet vous écoute,
Et l'honneur de punir l'assassin...

ROMÉO.

L'assassin!...

JULIETTE.

Dieu!

ROMÉO, *amèrement à Alvar.*Que je sache ou non un si noble dessein,
Je veux bien vous donner un avis salutaire:
Sur mes concitoyens, Alvar, sachez vous taire;
Jamais aux étrangers aucun d'eux n'a permis
De flétrir d'un tel nom même ses ennemis.ALVAR, *surpris.*

Eh! qui de Roméo voudrait venger l'injure?

ROMÉO.

Lui...

ALVAR, *avec dédain.*

Je ne le crois pas.

ROMÉO.

Mais, moi, je vous le jure.

ALVAR.

Thibald eût-il pensé qu'ici, devant sa sœur,
Roméo dût jamais trouver un défenseur!JULIETTE, *rapidement.*

Alvar, il faut partir... Le temps fuit, l'heure presse.

ALVAR, *lui donnant la main et s'éloignant.*Puisqu'à ce Montaigu votre cœur s'intéresse,
Soyez moins alarmé, ne craignez rien pour lui,
Nous ignorons encore où son courage a fui.
Ce guerrier si vaillant, que Gène entière vante,
Dont le nom seul partout répandait l'épouvante,
Qui devait tout soumettre à son courage ardent,
Devant les Capulets se montre plus prudent.

ROMÉO.

Penses-tu qu'il les craigne?

ALVAR.

Assez pour qu'il se cache.

ROMÉO.

Ils le verront.

ALVAR.

Long-temps on peut attendre un lâche!
Et ce guerrier si fier, que tu défendis contre eux,
Personne ne l'a vu.

ROMÉO.

Tu seras plus heureux.

ALVAR.

Qui donc vers Roméo me conduira?

ROMÉO.

Moi-même.

ALVAR.

Je te suis.

JULIETTE, *l'arrêlant.*

A part.

Ciel, Alvar! On le dit noble, il m'aime.

ROMÉO.

Viens, Roméo t'attend.

JULIETTE, *se plaçant entre eux.*

A part.

Arrêtez. Il se perd!

Dieu! seconde l'espoir qui par toi m'est offert!

Haut.

Alvar, si devant vous un guerrier sans défense,
Dont votre cœur alors eût ignoré l'offense,
Désarmé, poursuivi, jusqu'en votre séjour,
Eût réclamé chez vous un asile d'un jour;
Sans demander son nom, sans connaître sa faute,
Sa noble confiance en aurait fait votre hôte.

ALVAR.

Ce devoir par l'honneur ne peut être oublié.

JULIETTE.

Ce qu'ordonne l'honneur on le fait par pitié:
Souvent sur la faiblesse elle prend un empire
Qui se fait des devoirs que l'honneur seul inspire;
Mais, Alvar, si celui qu'il accueille et défend
Innocent du combat qui le vit triomphant,
De l'ami le plus cher avait tranché la vie;
Tandis qu'à votre foi son malheur se confie,
Étonnant aussitôt tous sentimens humains,
Dans son sang, répondez, tremperiez-vous vos mains?

ALVAR.

Je n'ai point mérité que l'on m'en crût capable.

JULIETTE.

Ah! pour avoir moins fait serai-je plus coupable?
Si l'honneur nous défend, hélas! de nous venger,
Faut-il contre son hôte exciter le danger,
Et, proscrivant des jours qu'il aurait pu défendre,
Faire verser le sang qu'on n'aurait répondu?
Pour perdre un malheureux faut-il dans sa maison
D'un asile promis faire une trahison?
De sa propre douleur vengeur illégitime,
Duit-on à ses bourreaux conduire la victime?
Et, contre elle s'armant de son propre bienfait,
L'enchaîner sous le glaive? Alvar, l'auriez-vous fait?

ALVAR.

Je vous comprends, madame, et mérite peut-être
Que d'un pareil secret vous m'ayez rendu maître.
Mais qu'avez-vous promis, enfin?...

JULIETTE.

Que ce palais

Saoverait Roméo, même des Capulets;
J'en ai fait le serment, je réponds de sa vie,
Faites-la respecter, car je vous la confie.

ALVAR.

Ce serment, quel qu'il soit, je le tiendrai pour vous.
De votre père ainsi bravant seul le courroux,
Hors du palais bientôt je le conduis moi-même;
Juliette, jugez à quel point je vous aime!

ROMÉO.

Qui? toi?

ALVAR.

Viens, sur ma foi ne sois pas alarmé,
Je veux rendre ton glaive à ton bras désarmé;
Mais, hors de ce palais, je suis jaloux d'apprendre
Si tu méritais bien qu'on daignât te le rendre!

A Juliette.

L'hôte de votre serment le terme est arrivé,
Et là nous combattrons.

ROMÉO, à Alvar.

Viens donc !

A Juliette avec dédain et regardant Alvar.

Je suis sauvé.

SCENE VI.

JULIETTE, seule.

Il est sauvé !... son bras ne peut trahir sa gloire,
Son regard en partant m'a juré la victoire.
Grand Dieu ! tu m'as réduite au misérable état
D'accepter comme un bien le danger d'un combat !
Laisse à chacun son glaive, à chacun son courage,
Un champ libre, et mon cœur bénira ton ouvrage.

Elle va pour sortir.

SCENE VII.

CAPULET, JULIETTE.

CAPULET.

Alvar n'est point ici ? je lui voulais parler.

JULIETTE, surprise, à part.
Ciel ! mon père !

CAPULET.

Aux amis que je vais assembler
Je le veux présenter ; faites qu'on l'avertisse.

Juliette s'éloigne lentement en suivant son père des yeux ;
Capulet vient sur la devant de la scène.

Ma vengeance à la fin arme donc leur justice.

JULIETTE, s'arrêtant pour écouter.
O ciel !...

CAPULET.

Rien maintenant ne peut te secourir,
Montaigu !

JULIETTE.

Quelle joie ! ah ! je me sens mourir.

CAPULET.

Aprévenant sa fille.

Encore quelques jours... Eh bien ! qui vous arrête ?
Qu'oo svertisse Alvar.

JULIETTE.

Je courais, j'étais prête.

Mais vous avez parlé de haine et de trépas,
Et mes pleurs... pardonnez.

CAPULET, avec bonté.

Ne me les cache pas.

JULIETTE.

Mon père !

CAPULET.

Viens, enfant, ne crains pas que je blâme
Ces terreurs dont ne peut se défendre une femme.
Je sais qu'il ne faut pas demander à son cœur
De nos ressentiments la farouche vigueur.
Je sais quelles vertus excusent sa faiblesse,
Et quels soins ton amour prodigue à ma vieillesse.
Tu me, que Dieu fit pour aimer et souffrir,
Cependant à la crainte est trop prompt à s'ouvrir.
Au moindre bruit fâcheux tu pleures, tu t'alarmes,
Et même en ce moment tes yeux sont pleins de larmes.

Eh bien ! quoiqu'à tes vœux coûte un tel entretien,
Je veux t'ouvrir mon cœur pour rassurer le tien.

JULIETTE.

Je voudrais mériter un intérêt si tendre !

A part.

Accordez-moi, grand Dieu, la force de l'entendre.

CAPULET.

Contre les Montaigus, jusqu'ici nos débats

Nous laissent courir seuls la chance des combats.
J'abandonne à regret l'honneur de cette lutte,
Mais, en le partageant, je m'assure leur chute.

JULIETTE.

Ainsi les Montaigus...

CAPULET.

Peut-être dans nos murs
Il pent m'en échapper quelques restes obscurs,
Mais leur espoir, leur chef, ce héros de leur race,
Assassins de mon fils, qui sent fait leur audace...

JULIETTE.

Roméo ! juste ciel ! lui !

CAPULET.

Son supplice est prêt.

JULIETTE s'appuie sur le dos du fauteuil
et l'écoute plus.

Je meurs.

CAPULET, avec joie.

Et malgré tous, seul, j'ai dicté l'arrêt ;
Jamais avec plus d'art je n'ai su pour moi-même
Tourner l'événement d'un péril plus extrême.
Les juges balançaient, et, trompant tous mes soins,
Semblaient de mon malheur récuser les témoins,
Quand je suis informé que, malgré sa faiblesse,
Montaigu devant eux vient traîner sa vieillesse.
Je fais grossir le bruit et dire avec effroi,
Qu'il vient suivi des siens pour combattre la loi.
Aussitôt je m'écrie : « Eh quoi ! je me résigne,
Et c'est le meurtrier qui nous brave ! » On s'indigne,
Et soudain do vieillard croyant ponir l'effort,
Les juges de son fils ont prononcé la mort.
Certain que leur orgueil braverait sa puissance,
Je fais aux Montaigus apporter la sentence.
Le vieillard aussitôt surmontant sa douleur,
Court de ses partisans réveiller la valeur.
De son fils vainement refusant le supplice,
Montaigu des combats nous ouvre enfin la lice,
Et Roméo dût-il y porter ses exploits,
Il se perd... à ma cause intéressant les lois,
Dejà de ma fureur tout Véroce s'embrase,
Et Roméo captif, ma haine les écrase,
Déjà chacun contre eux s'arme de toute part ;
Moi-même de leur sang je veux voir ma part.

Juliette sort en pleurant.

Eh bien ! à mes discours pourquoi donc vous sous-
[traire ?

JULIETTE, avec embarras.

Nous n'avons pas encore enseveli mon frère,
Hélas ! et cet oubli d'en si récent malheur...

CAPULET, vivement.

Vos heures, que remplit une vaine douleur,
Peut-être à m'obéir seraient mieux occupées.
Je m'étoonne qu'Alvar... D'où vient ce bruit d'épées ?

JULIETTE, épouvantée.

De quel côté ?

CAPULET, montrant la fenêtre.

C'est là.

JULIETTE.

Noo, ce n'est rien.

CAPULET.

Tais-toi.

Après une pause.

Oo combat sous ces murs...

Il va à la fenêtre.

JULIETTE, à part.

Ah ! c'en est fait de moi.

CAPULET, regardant.

Oui, deux guerriers... C'est bien... Quelle angoisse !...
[quelle rage !

L'on d'eux s'échit...

JULIETTE, courant à la fenêtre.
Lequel ?

CAPULET.

Il reprend... bien... courage !
Courage ! quel combat !

JULIETTE.

O malheur !

CAPULET, *vivement*.

C'est Alvar !

Se penchant pour regarder.

L'autre...

JULIETTE.

Eh bien !

CAPULET.

L'autre...

Après une pause, avec force.

O rage ! une épée, un poignard,
Des armes, serviteurs... *

SCENE VIII.

JULIETTE.

Non, non, votre vengeance

Elle tombe sur un fauteuil. Elle va à la fenêtre.

Sur moi seule, sur moi... je meurs... O Providence !
Alvar est désarmé...

Elle se penche.

Roméo, va-t'en, fuis !

Imprudent ! Il s'arrête... Il parle.

Elle monte sur une chaise et agite un mouchoir, puis re-
descend.

Je ne puis !

Elle se penche et appelle.

Roméo ! Roméo !... ma voix s'entend à peine.

Elle rentre un moment dans la chambre et décore.

Malheur ! Ils ont passé la porte souterraine !

Elle revient à la fenêtre.

Roméo ! Roméo ! fuis... c'est moi... fuis... entends !

* A la représentation, le troisième acte finit ici. L'acteur
dit ainsi ce vers :

Aux armes, serviteurs, vœux, courtes, vengeance !

JULIETTE, après avoir regardé avec joie.

Je n'avais pas en vain compté sur sa vaillance.

Elle sort.

Avec joie.

Avec terreur :

O bonheur ! il s'éloigne ! O mort ! il n'est plus
[temps.

Elle suit des yeux.

Ah ! sous ton bouclier vainement tu te caches !
Quoi ! contre un seul guerrier tous ces soldats ! Les
[lâches !

VOIX, dans le bas.

Capulet ! Capulet !

JULIETTE.

Quoi ! tous ils vont marcher !
Que fait-il ? Immobile, il les laisse approcher !

VOIX, dans le bas.

Capulet ! Capulet !

JULIETTE.

Qu'est-ce donc qu'il espère ?
Quoi ! toujours immobile ! ils marchent ; et mon
[père...

VOIX, dans le bas.

Capulet ! Capulet !

ROMÉO, dans le lointain.

Montaigu ! Montaigu !

JULIETTE.

Il m'a vue ! il s'élance ! ah ! mon père !

Elle tombe appuyée sur la rampe du balcon, elle se lève
lentement avec désespoir.

Vaincu !

Après quelque hésitation elle revient à la fenêtre.

Mort ! mon père ! ô forfait ! non ! c'est lui ! sur son
[glaive,

Tout couvert de poussière, il s'appuie, il se lève...

Elle regarde plus près du pied du mur.

Tout un rang de soldats sur la terre est tombé !...
Maintenant Roméo... Ciel ! a-t-il succombé ?
Nulle part, nulle part...

Elle regarde bien loin à l'horizon.

Me serais-je trompée ?

Tout là-bas... Ce guerrier agitant son épée...
C'est lui !... Mon Roméo ! va ! je te vois d'ici.

Elle agite son mouchoir.

Oui, c'est moi, Roméo ! je suis sauvée aussi !
Mais va-t-on du combat reprendre les alarmes ?
Au loin des Montaigus je vois briller les armes !
Et mon père ! Ah ! montons au sommet du palais.

VOIX lointaines.

Vivent les Montaigus !

VOIX plus près.

Vivent les Capulets !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHA, JULIETTE.

Juliette entre du fond de la scène. Bertha, à sa voix, sort de sa chambre.

Berthal

C'est vous !

JULIETTE.

BERTHA.

JULIETTE.

J'ai vu, du sommet de la tour,
Mon père vers ces lieux diriger son retour.
Enfin le combat cesse et l'offre un sûr passage ;
A Roméo, Bertha, va... porte ce message.
Cette clef par tes soins remise entre ses mains
Lui doit de nos tombeaux ouvrir les noirs chemins.
A peine, maintenant, la guerre déclarée
Laisse à notre entretien leur retraite sacrée ;
Il y va de mes jours, des siens, de l'avenir...
Mais je quitte ces lieux ; mon père y va venir...
Bertha, cours, hâte-toi : je suis bien malheureuse !
Elle sort pour entrer dans l'intérieur du palais.

SCÈNE II.

BERTHA, seule un moment, CAPULET, quelques serviteurs armés.

BERTHA.

Dieu ! protège cette âme ardente et généreuse !
Que de maux ! Pauvre enfant, tu plices tout le
jour,
Et la nuit, les tombeaux cachent seuls ton amour.

CAPULET, entrant.

C'est vous, Bertha, c'est vous ? où donc est Juliette ?

BERTHA.

Au sommet d'une tour d'où sa vue inquiète
A travers les dangers suivait les combattants.

CAPULET.

Ces lieux vont recevoir des amis que j'attends,
Dites-lui qu'avec eux je l'invite à s'y rendre.
J'ai de nouveaux projets que je lui veux apprendre.
Allez...

BERTHA, à part.

Quel front pensif ! Juliette, ah ! je crains
Qu'elle n'ait pas encore épuisé ses chagrins !

Elle sort.

CAPULET, aux serviteurs.

Amis, de ce combat si la fatale issue
Laisse encor sans vengeance une injure reçue,
Au courage éclatant que vous avez montré
Je dois rendre justice... Alvar est-il rentré ?

LOMÉNI.

Encor loin du palais sa valeur retienne,
De vos nombreux clients protège la venue.

CAPULET.

De quel côté ?

LOMÉNI, à la fenêtre.

Seigneur, voyez son casque d'or
Sur le chemin du Cirque étinceler encor.

CAPULET, après avoir regardé à la fenêtre.

C'est lui ! brave jeune homme ! il porte sous ses armes
Un cœur fait pour la guerre et les nobles alarmes.
L'œil ne suit point les coups que son bras pent
[frapper ;

Seul, dix fois au trépas il m'a fait échapper.

Etranger en ces lieux, que ma prompt alliance
Lui sauve les dangers qu'ignore sa vaillance.
Il le faut ; je le dois : son courage, son nom,
Rétabliront l'éclat mourant de ma maison ;
Et le peuple bientôt, séduit par mes largesses,
Suivra dans mon parti le parti des richesses ;
Mais on vient, calmons-nous.

SCÈNE III.

CAPULET, nombreux amis et partisans nobles,
LOTHARIO.

Ils entourent Capulet. Les serviteurs se rangent au fond.

LOTHARIO.

Capulet, voici,
Nos cœurs plus que ta voix nous appelaient ici.
Que veux-tu ? Parle.

CAPULET.

L'homme à qui le sort ne laisse
Nul espoir de bonheur dont la perte le blesse.
Cet homme est bien puissant, car c'est alors qu'il perd
La crainte de souffrir quand il a tout souffert.
Si jamais de l'effroi j'avais senti l'atteinte,
Les malheurs de ce jour me laisseraient sans crainte.
Je n'avais plus qu'un fils pour servir mon courroux,
C'était mon seul vengeur, c'était un chef pour vous ;
Ce jour a vu tomber mon espoir et le vôtre.
Un malheur est toujours le précurseur d'un autre.
Le hasard à nos coups offre son assassin,
Alvar, trop généreux pour lui percer le sein,
L'arme pour le combattre et fléchit sous son glaive.
Pour me venger enfin la justice se lève ;
Un arrêt infamant punit son attentat ;
L'échafaud le réclame, il est libre, il combat,
Il combat, et déjà la vieillesse inflexible
Laisse à ce bras glacé la vengeance impossible.
Ainsi j'emporterai dans la nuit du trépas
Tout d'affronts impunis ! Vous ne le pensez pas.
Dans la tombe où mon fils avant moi dut descendre
Ma haine n'ira point dormir avec ma cendre,
Et lorsque tout espoir pour moi devra finir,
J'aurai de ma vengeance assuré l'avenir.
Vous, qui, des Capulets adoptant les querelles,
Avez reçu leur nom en combattant pour elles,
Vous ne le perdrez pas, et je vous averti
Que je lègue aujourd'hui mon nom et mon parti.
Fiez-vous à mes soins d'un choix qui vous honore,
Je ne commettrai point un nom sans tâche encore,
Et quand je le choisais, croyez qu'un tel guerrier
Peut être votre chef s'il est mon héritier.
S'il n'a pas à ce rang les droits de la naissance,

Il y portera ceux de ma reconnaissance, [fiers,
 Ceux d'un nom dont l'éclat doit tous vous rendre
 Et j'y joindrai tous ceux des liens les plus chers;
 Avant que de ce jour la clarté soit passée
 Ma fille au brave Alvar doit être fiancée;
 Pour des jours plus heureux conservant son hymen,
 Des sermens solennels enchaîneront sa main,
 C'est sans doute subir un destin bien contraire
 Que fiancer la sœur sur le cercueil du frère,
 Mais rien à mon malheur ne saurait s'égaliser
 Si Montaigu restait un seul jour sans trembler.
 Aussi ne pensez pas que d'une obscure euccinto
 Je prête le mystère à cette union sainte;
 Vérone la saura, Vérone, dès ce soir,
 Verra briller l'autel et fumer l'encensoir.
 Que de feux et de fleurs mon palais se couronne,
 Et que nos ennemis, en ces cruels momens,
 Pleurent dans leur victoire au bruit de nos sermens.
 Ma misère est cruelle et leur joie est au faite,
 Qu'ils tremblent! Capulet vous prépare une fête.

LOTARIO.

Nous y viendrons.

CAPULET.

Eh bien! là, sur les livres saints,
 Jurez-moi que ce fer, prunus à mes devoirs,
 Ne se reposera dans ce déshonneur funeste
 Qu'il n'ait des Montaigus anéanti le reste.

TOUTS.

Oui, tous.

ALVAR, entrant précipitamment.

Silence.

TOUTS.

Alvar.

SCENE IV.

LES MÉNES, ALVAR.

CAPULET.

Qui te fait donc rentrer?

ALVAR.

Silence, mes amis, il faut nous séparer,
 Nous reprendrons plus tard le soin de la vengeance.

CAPULET.

A quel nouveau malheur devons-nous ta présence?

ALVAR.

Dans ces lieux, sur mes pas, Talermi va venir,
 Il connaît nos projets et veut les prévenir;
 Qu'à ses regards encore notre courroux se cache.

CAPULET.

Qu'importe maintenant qu'il ignore ou le sache!

ALVAR.

Tu pourrais payer cher un effort impuissant!

CAPULET.

Un glaive et des amis me rendront innocent!

ALVAR.

Il vengera ces lois que vainement to braves,

CAPULET.

De ces lois sans vigueur je brise les entraves.

ALVAR.

Soigne qu'il vient armé des lois de ton pays,
 De tes propres sermens.

CAPULET.

Les ai-je seul trahis?

Montaigu criminel et bravant leur puissance
 Nous apprend ce qu'aux lois on doit d'obéissance,
 J'en suis son exemple.

ALVAR.

Apprends donc ses revers.

CAPULET.

Qu'ai-je à craindre? il combat.

ALVAR.

Tremble! il est dans les fers.

CAPULET.

Achève.

ALVAR.

Je rentrais, et, las de le poursuivre,
 Dans le palais déjà j'étais prêt à te suivre,
 Quand, sous les longs arceaux qui bordent l'Arena,
 Soudain de Montaigu un corps m'environna,
 Roméo le guidait : « C'est le ciel qui t'envoie,
 » Thibault l'attendit, loi dis-je.—Il aura plus de joie,
 » Reprend-il d'un air sombre, à revoir un ami.
 » Et nous allions frapper... Quand soudain Talermi
 Se montre à nos regards; il traverse la place,
 Le peuple ouvre ses rangs; les guerriers loi font

[place,

Et jusqu'à Roméo sans efforts parvins,
 Il lui parle long-temps un langage inouï;
 Et long-temps du guerrier la fière impatience
 Semble de ses conseils refuser la prudence.
 Tout-à-coup Talermi, prêt à quitter ce lieu,
 Avec un rire amer lui jette un sombre adieu.
 Je ne sais par quel mot cette ame fut touchée,
 A quel doux souvenir, quelle peine cachée,
 Enfin à quel espoir Roméo s'éveilla;
 Mais soudain dans ses yeux une larme brilla.
 Alors avec fureur de son front il détache
 Le casque où sur l'azur brille son noir panache;
 Aux pieds de son coursier le foule en frémissant;
 Jette de son haubert l'airain resplendissant,
 Sur le marbre où le fer trace un long jet de flamme,
 De son glaive en éclats il fait voler la lame;
 Fuit pour cacher ses pleurs, et de son bouclier,
 Comme un faible cristal, brise le triple acier,
 Revient vers Talermi, l'implore, le menace,
 Se tait, reçoit des fers, et garde son audace.

CAPULET.

O ciel!

ALVAR.

Le peuple éclate en applaudissemens.
 Pour fuir de Talermi les fers ressentimens,
 Déjà loin de ses yeux je ramène ma suite,
 Quand sa voix m'atteignant au milieu de ma fuite,
 Avec son vif regard dont le feu me troublait :
 « Étranger, me dit-il, je vais chez Capulet,
 » De ses conseils, Alvar, dis-lui qu'il se souvienne.
 Capulet, suis prudent.

CAPULET.

Je le serai, qu'il vienne.

SCENE V.

CAPULET, ALVAR, TALERMI, amis de Capulet.

TALERMI.

Si le prince, des lois écoutant la rigueur,
 N'expargnait un vieillard long-temps cher à son cœur,
 Trop faibles châtimens de vos combats barbares,
 Des fers enchaîneraient les coups que tu prépares.

CAPULET, amèrement.

Quels desseins criminels avons-nous donc formés?

TALERMI.

Pourquoi tous ces guerriers, et pourquoi tous armés?
 Vous méditez encor le meurtre et la vengeance;
 Tant d'audace à la fin passe toute indulgence.

CAPULET, avec douleur.

Frut-être je pourrais, dans ma propre maison,
 De leur présence ici refuser la raison;
 Mais puisque dans ce jour j'ai pu trouver une heure
 Pour donner à la joie accès en ma demeure,
 Que du moins nul souei n'en altère le cours,

Laisse-moi tout entier à des momens si courts.
Ces guerriers, ces amis restés à l'infortune,
Ecartant du malheur la pensée importune,
Ils viennent avec moi voir sur le saint autel
Serrer le premier nœud d'un lien solennel.
Au lieu d'affreux complots ils cherchent une fête,
Tu vois, ils sont contents, et ma joie est parfaite.

TALERMI.

A de joyeux apprêts Capulet occupé

A part.

A droit de me surprendre... On ne m'a point trompé.

CAPULET.

Ma fille, tu le sais, ma jeune Juliette,
Laisait sur l'avenir ma vieillesse inquiète,
A mon âge la mort peut me frapper soudain;
De ma fille après moi j'assure le destin,
Voilà son fiancé.

TALERMI.

Comment, toi dont l'épée
Au sang des Montaigus aujourd'hui s'est trempée!

CAPULET.

C'est un brève de plus que nos rangs vont compter.

TALERMI.

L'honneur que tu lui fais suffit pour l'attester.
Mais l'homme à pas pressés fuit en vain sa disgrâce,
Quand le malheur le suit, il s'acharne à sa trace.
Pardonne, si je viens, troublant un tel moment,
Enlever à ta fête un si noble ornement.

A Alvar.

Alvar, toi dont l'Espagne avait proserit la tête,
De son sein par ma voix Vérone te rejette,
Fuis ces murs où tu vis ton exil abrité,
Je te ferme à jamais leur hospitalité.

ALVAR.

Quel pouvoir de vos murs me refuse l'asile?

TALERMI.

Le prince.

CAPULET.

De quel droit?

TALERMI.

Sa volonté l'exile.

CAPULET.

Sa volonté!

TALERMI.

La loi, qui pourrait te juger,
Aux droits du citoyen n'admet pas l'étranger.

CAPULET, à Alvar avec feu.

Étranger, oui, tu l'es; la valeur, la constance,
Aux malheurs d'un riciliard ta fidèle assistance,
Ce sont là des vertus qui font l'homme de bien;
Mais il faut d'autres droits pour être citoyen.]

A Talermi.

Quoi! Talermi, du prince on ne peut rien attendre?

TALERMI.

Il chasse un étranger.

CAPULET, avec emportement.

Qu'il respecte mon gendre!

TALERMI.

Ton gendre!

CAPULET.

Dans une heure... à l'instant... ee lien,
Pour le faire innocent, le rendra citoyen.
C'est la loi, Talermi, tu la connais, tu l'aimes:
Nos chefs respecteront ce qu'ils ont fait eux-mêmes.
Retourne vers le prince et dis-lui nos projets,
Dis-lui surtout qu'il a de fidèles sujets.
Viens, Alvar; suivez-moi.

SCENE VI.

TALERMI, seul.

Que ta haine t'égare!

Plus que toi, si l'on se peut, je te serai barbare,
Nous verrons qui des deux sans mieux l'emporter,
Moi d'accroître les maux, toi de les supporter;
Nous verrons si ce cœur, qui prétend ne rien craindre,
N'a pas un côté faible où je pourrai l'atteindre.
Étrange orgueil de l'homme; il voit à chaque pas
S'échapper les sentiers qu'il avait ici-bas,
Et seul méconnaissant l'enseignement céleste,
Il se fie en aveugle à l'appui qui lui reste!
Vieillard, qui de la vie achève le chemin,
Allons, je briserai le roseau dans ta main,
Et quand, parmi ce monde où vivra ta misère,
Sens, après dix enfans qui te nommaient leur père,
Entre tous leurs tombeaux gémissant éperdu,
Et courant dans la nuit comme un homme perdu,
Tu diras au Seigneur grâces et miséricorde!...
Tu priseras bien haut le pen que j'ai accordé!...
Oh! qu'il estimera pour plénier avec lui
Ce cœur qu'il aime tant et qu'il brise aujourd'hui,
Oh! que sa Juliette à son amour ravie,
Lui paraîtra plus chère en reprenant la vie!
En ces lieux pour me voir elle va revenir,
C'est sa douleur surtout qu'il me faut prévenir.
De ce funeste hymen l'annonce inopinée
Pent aux plus noirs projets porter l'infortunée:
A l'espoir du bonheur qu'elle rennaissait encor.
Ce hennage, dont seul je connais le trésor,
Livré à tous mes projets Capulet sans défense;
De le tromper alors si la raison s'offense,
Le bonheur de Vérone à ce prix acheté
Doit absoudre l'erreur où je l'aurai jeté.
Roméo, prisonnier de sa seule parole,
Peut m'échapper encor; hâtons-nous, le temps vole.
Grand Dieu! si pour panser des pères inhumains
Tu n'as pas aux enfans marqué d'affreux destins,
Protège mes efforts! On approche, c'est elle!
L'autre enfant! sur ses traits quelle pâleur mortelle!

SCENE VII.

JULIETTE, TALERMI.

TALERMI.

Ma fille! Juliette!

JULIETTE, avec désespoir.

On m'a tout annoncé!

TALERMI.

Ton père?...
JULIETTE.

Je l'ai vu!

TALERMI.

Ton destin?

JULIETTE.

Je le sais!

Dans une heure un hymen, et je suis mariée!
Du nombre des vivans ce seul mot m'a rayée;
La mort est mon asile, et je vais y courir.

TALERMI.

Mais le ciel a maudit celui qui veut mourir;
Sa loi ne permet pas, quelque sort qui nous frappe,
Qu'un jong de ses destins un malheureux échappe.
Le courage lui plaît et nous sauve par fois.

JULIETTE.

Entre vivre et mourir puis-je donc faire un choix?
J'ai-je à cet autel, sacrilège et parjure,

Au ciel, à mon époux, faire une double injure ?
Oserai-je à mon père avouer mon hymen ?
Mais c'est mourir encore et mourir de sa main !
Je veux toute l'horreur du destin qui m'opprime :
Il ordonne ma mort, j'en commettrai le crime.

TALERNI.

Quoi ! si jeune, si belle, en enurant au trépas,
Nul effroi, nul regret n'arrêtera tes pas ?

JULIETTE.

Qu'importe, quand la mort doit être sûre et prompte ?
Que celui qui l'attend ou la craigne ou l'affronte ?

TALERNI.

Comme dans un seul jour l'espoir naît et s'enfuit,
Pour nous rendre au bonheur, de même, avant la nuit,
Le destin peut garder une heure dédaignée !

JULIETTE.

Le mien est invincible, et j'y suis résignée.

TALERNI.

Une heure peut donner un avenir si beau !

JULIETTE.

L'avenir que j'espère habite le tombeau.

TALERNI.

Cet espoir peut charmer une âme solitaire ;
Mais toi... celui qui t'aime habite sur la terre.

JULIETTE.

Vous ne voulez donc pas que je puisse mourir ?
Eh bien ! je crains la mort, j'aimerais mieux souffrir.
Ah ! quelle étrange erreur abuse l'infortuné,
Qui fait qu'on veut sortir d'une vie importune !
On appelle pourtant le trépas sans terreur !
Mais moi qui vais mourir, j'en vois toute l'horreur.
Maintenant, Talerni, si l'un me laissait vivre,
Mes yeux dans les tournois du moins pourraient le
S'il subissait jamais l'exil ou la prison, [suivre ;
A mes côtés encor quelqu'un dirait son nom.
Et croyez-moi... l'amour ingénieux et tendre
Saurait trouver partout des mots pour nous entendre !
L'œil n'arrête pas les discrets messagers ;
Les princes sont éciens, les fers sont passagers.
Et s'il fallait enfin ne plus le voir lui-même,
Il saurait mes douleurs ; on me dirait qu'il m'aime,
Je pourrais être heureuse !

TALERNI.

Enfant, tu le seras.

JULIETTE.

Quel mot ! qu'avez-vous dit ?

TALERNI.

Calmes-toi, tu viuras.

JULIETTE.

Arrêtez ! pour l'espoir je n'ai plus de courage.

TALERNI.

Le tien doit cependant secondier mon ouvrage.

JULIETTE.

Le malheureux qui tombe avec un toit écroulant,
Peut saisir dans sa chute un fer rouge et brûlant !
Encore quelques pas et ma chute est finie ;
N'allez pas d'un jour cette horrible agonie,
A de nouveaux poignards n'exposez pas mon sein.

TALERNI.

Eh bien ! pour te calmer, apprends donc mon dessein :
Dès que les sons de l'orgue et les chants d'hyménée
T'annonceront la pompe où l'on t'a destinée,
Prends ce poison dont seul je connais les secrets.
Ton père hâte en vain ses funestes apprêts,
L'effet de ce breuvage est encore plus rapide.

JULIETTE.

Ainsi pour mon trépas mon malheur vous décidez !

TALERNI.

Non ! non ! tu subiras un sommeil passager.

JULIETTE.

Qu'importe ce sommeil où je vais me plonger ?

TALERNI.

Jamais on n'aura vu, sous la tombe enfermée,
De victime plus froide et plus inanimée

Que tu ne le seras, lorsque ces snes puissans,
En suspendant la vie, auront glacé tes sens.
Cette apparente mort dont tu seras la proie
Ira parmi les chants éponvanter leur joie !
Ils pleureront alors...

JULIETTE.

Ma raison se confond ;

Et moi ?

TALERNI.

Tu dormiras, mais d'un sommeil profond,
Plus froid que le sommeil où chaque nuit te plonge,
Sans souffle, sans chaleur, immobile et sans songe.

JULIETTE.

Je frémis d'y penser.

TALERNI.

Allons, ne tremble pas !

Tes yeux ne verront pas les pompes du trépas ;
Par le soin de tes sœurs dans le cercueil couchée,
Ton âme de leurs pleurs ne sera point touchée !

JULIETTE.

C'est tromper leur tendresse, et laisser sans remord
Verser des pleurs réels sur une feinte mort.
Et mon père, s'il croit qu'à jamais je succombe,
Que va-t-il devenir ?

TALERNI.

Je l'attends sur la tombe ;

Son aspect sur les cœurs garde un affreux pouvoir !
Là, je veux à ton père enseigner son devoir.
Là, sur sa fille morte et pour jamais perdue,
Je compterai les pleurs de son âme éperdue ;
Je plirai son courage, et contre cet écuil
Ma main pour l'y briser jettera son orgueil !
Ton cœur semble haïr ; qu'est-ce donc qu'il redoute ?

JULIETTE.

Non, non, j'obéirai, j'obéirai sans doute,
Je n'ai point à l'espoir dit un dernier adieu,
Car vous avez la force et les secrets de Dieu.

SCENE VIII.

JULIETTE, seule.

Qu'a-t-il dit ? de la mort empruntant l'apparence,
Mon amour peut renaitre encore à l'espérance,
Si j'ose aller dormir du sommeil d'un moment
Sur le lit éternel du dernier monument !
C'est un sort bien cruel que celui qui me frappe !
Dans la tombe à ses maux tout malheureux échappe ;
Pour moi seule, changeant les lois de ce séjour,
Son asile éternel n'a qu'un abri d'un jour !
J'irai... mais, je ne sais, mon âme s'épouvante
A l'aspect d'une tombe où je serai vivante.
Quel cercueil que celui qui pourra se rouvrir !
J'ai senti moins d'effroi quand j'ai voulu mourir.
Oh ! si, quand le sommeil quittera ma paupière,
La voix des trépassés gémissait sous la pierre ;
De mon profane aspect, si, pour venger l'affront,
Ils venaient balancer leurs ombres sur mon front ;
Ou bien, si pour punir mon affreux stratagème,
Car les morts savent tout, il sait celui que j'aime ;
Si mon frère venait, en me montrant son sein,
Me dire à demi-voix le nom de l'assassin,
Avec un rire amer se penchant sur ma couche,
Glacer encore mon front d'un buiser de sa bouche !
O terreur ! non, jamais... j'aime mieux le trépas !...
J'aime mieux cet hymen !... jamais ! je n'ai pas !

Elle tombe dans un fauteuil.

SCENE IX.

JULIETTE, LOMÉNI, JEUNES FILLES.

Les portes du fond s'ouvrent. Tous les appartemens sont éclairés ; des serviteurs arrangent les salles et font les apprêts de la fête.

LOMÉNI, dans le fond de l'autre salle.

Mettes là ces flambeaux. Là, ces fleurs, ces guirlandes ; Plus loin, du comte Alvar déposez les offrandes.

JULIETTE, sans les voir.

Qui jamais a subi de plus cruel destin !

LOMÉNI, aux serviteurs.

Vous, allez préparer la salle du festin.
JULIETTE, se levant avec effroi.

O ciel !

Ici entrent plusieurs jeunes filles vêtues de blanc, portant de magnifiques présens.

UNE JEUNE FILLE.

Le comte Alvar, madame, nous envoie.

JULIETTE.

Quoil déjà ?

LA JEUNE FILLE.

Recevez ces longs tissus de soie ;
Ces perles dont l'Indus possède le trésor,
Et ce voile où les fleurs brillent en gerbes d'or.

JULIETTE.

Il suffit... O malheur ! ô véritables peines !
Que devant ces présens mes craintes étaient vaines !

Les jeunes filles entrent dans l'appartement de Juliette, et ressortent aussitôt.

BERTHA, accourant.

Ma fille, de terreur vos regards sont troublés !

JULIETTE, égarée.

Te voilà, viens ; dis-moi, dans les temps écoulés,
Quand on voulait fléchir les dieux pour de grands
N'avait-on pas le soin de parer les victimes ? [crimes,

BERTHA.

Quel langage !

JULIETTE.

Des fleurs...

BERTHA.

Ciel ! revenez à vous,

Juliette...

JULIETTE.

Un hymen...

BERTHA.

J'ai revu votre époux.

JULIETTE, avec terreur.

Quel époux ?

BERTHA.

Roméo, votre époux.

JULIETTE, se jetant dans les bras de Bertha.

Ah ! pardonne.

Toi seule tu me plains lorsque tout m'abandonne.

Mais vois si mon destin doit te faire pitié.

Tu cherchais Roméo, je l'avais oublié !

Mais parle maintenant, que ta voix me console !

BERTHA.

Roméo n'a, ma fille, engagé sa parole

Qu'à laisser reposer le fer jusqu'à demain.

Sans armes, il est libre, et, par un sûr chemin,

Dans les tombeaux ce soir il ira vous attendre.

JULIETTE, avec désespoir.

Dans les tombeaux ! hélas ! je n'y puis plus descendre.

BERTHA.

Eh ! quel nouveau malheur ?

JULIETTE.

Tout malheur est le mien.

Tu cherches, tu ne sais ; mais toi tu ne sais rien :

Ni leur joie en fureur, ni cet hymen barbare,

Ni leurs chants, ni mes pleurs, ni ma mort qu'on

BERTHA.

[prépare.

Calmez-vous, Juliette. A peine je conçois...

JULIETTE.

Vois ces fleurs, ces présens ; tout cela c'est pour moi.

Capulet paraît dans le fond, donnant encore quelques ordres à Loméni.

BERTHA.

Votre père !

JULIETTE.

Je tremble !

CAPULET, entrant.

Eh quoi ! ma Juliette,

Encore dans ce lieu ! déjà la pompe est prête ;

Et toi seule, n'oubliant le soin de te parer,

Au bonheur qui t'attend crains de te préparer ?

Tu pleures, pauvre enfant ! allons, plus de courage,

Comme moi sache adir un front calme à l'orage !

Je n'ai pas moins que toi de douleur à cacher.

Mais bientôt ton époux va te venir chercher ;

Déjà tous mes amis remplissent ma demeure,

Ils viennent !

JULIETTE, à part.

Ils sont donc bien pressés que je menrel

CAPULET.

Entends les sons de l'orgue, il est temps...

JULIETTE.

Il est temps...

CAPULET.

Aller...

BERTHA, à Juliette.

Jc suis vos pas.

JULIETTE.

Viens...

Al moment d'entrer dans son appartement, elle arrête

Bertha qui la suit.

Tout-h-l'heure... attends.

SCENE X.

CAPULET, JEUNES FEMMES richement parées, JEUNES FILLES vêtues de blanc, VIEILLARDS, JEUNES GENS, SERVITEURS, portant la bannière et l'écusson de Capulet.

CAPULET.

Salut, chefs respectés de nos vieilles familles,
Nobles dames, salut ; approchez, jeunes filles ;
Venex tous, mes amis ; non, vos rangs généreux

Quand j'étais plus puissant n'étaient pas plus nombreux.

Aux vieillards.

Vieillards, nous avons vu bien des combats ensemble.

Aux jeunes gens.

Jeunes gens, j'aime à voir que ce jour vous rassemble ;
Mais de leur vieil appui j'ai droit d'être flatté ;

C'est un si grand fardeau que la fidélité !

Aux jeunes filles.

Jeunes filles, vos rangs vont perdre la plus belle ;

Aux soins doux et légers que la jeunesse appelle,

De plus graves soucis vont bientôt s'allier.

Aux jeunes femmes.

C'est à vous maintenant que je vais confier

Juliette ; et vos soins feront passer son ame

Des vertus d'une fille aux vertus d'une femme !

Quelques heures encor, et Capulet ce soir

Au banquet de l'hymen vous verra vous asseoir.

LOMÉNI, au fond du théâtre.

Seigneur, du comte Alvar on aperçoit l'escorte,
Sa bannière est déjà prête à franchir la porte,
Lui-même il va paraître.

CAPULET.

Il suffit; apportez
Les ornemens d'hymen par mon ordre apprêtés.

Des serviteurs entrent avec des coussins de velours, un
long voile de soie et un bassin d'argent.

Aux jeunes filles.

Mes enfans, près de nous amenez Juliette;
Ce soin vous appartient; vous parerez sa tête
Du voile virginal et du sacré bandeau.

A un serviteur qui porte un bassin d'ur.

Allez au chapelain remettre cet anneau.

SCENE XI.

Les Præcédans, JULIETTE.

Elle entre conduite par les jeunes filles toutes vêtues de
blanc.

CAPULET.

La voici! que le ciel répande sur sa vie
Ma part des jours heureux que le sort m'a ravie.

JULIETTE.

Mes compagnes, mes sœurs, servez-moi de soutien!
A part.

Nan, adieu pour jamais. Je ne sens encor rien!

CAPULET, à Juliette.

Pour toi de nouveaux jours, ma fille, vont éclore;
Honneur ton époux pour que son nom t'honore.
Pour ton vieux père encor, par le sort abattu,
Prie, et crois au bonheur que donne la vertu.

JULIETTE.

Oui, ce bonheur est doux, et je vous remercie.

A part.

Il me semble déjà que ma vue obscurcie...

LOMÉNI, dans le fond.

Seigneur, le comte Alvar entre dans la maison.
CAPULET.

Viens, voici ton époux.

JULIETTE, à part, avec joie.

Ah! j'escus le poison!

Alvar entre avec une suite de serviteurs. Ils plantent sa
bannière et son étendard à côté de ceux de Capulet.

CAPULET.

Comte Alvar, en vous muais je remets Juliette;
Ne vous étonnez pas si sa joie est muette.

A Juliette.

Convrez votre douleur d'un sourire plus doux.

JULIETTE, avec effroi.

Oui, sans doute...

CAPULET.

Approchez.

JULIETTE, à Alvar.

Seigneur, je suis à vous.

ALVAR.

Madame, partagez l'espoir qui me transporte.

*JULIETTE, prête à lui donner la main, s'arrête un
moment, à part.*

Si j'atteignais l'autel avant que d'être morte!

ALVAR.

Hâtons nos pas, madame... O ciel! quelle pâleur!

JULIETTE, avec joie.

Je suis pâle...

ALVAR.

Grand Dieu! Juliette!...

BERTHA, regardant Juliette.

O malheur!

JULIETTE, avec joie.

Oui, ce froid est mortel...

CAPULET, revenant du fond du théâtre.

Eh bien! qui vous arrête?

Regardant Juliette.

Grand Dieu! ma fille!

JULIETTE.

Allons! maintenant je suis prête!

Juliette tombe dans les bras de son père. La toile baisse.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente des souterrains dans lesquels sont de nombreux tombeaux; à gauche des spectateurs est celui de Juliette, élevé sur quelques marches de pierre; le nom de Juliette est très-visiblement écrit dessus du côté qui fait face au spectateur; au pied du tombeau est un rameau et un flambeau allumés.

SCENE PREMIERE.

ALVAR, CAPULET, FEMMES NOBLES, JEUNES FILLES,
NOBLES, SERVITEURS, portant des torches, etc.;
JULIETTE, couchée dans le tombeau.

CAPULET, assis sur une pierre.

C'en est assez, Alvar... ô terreur! ô remords!

ALVAR, aux amis et aux serviteurs.

Les prêtres ont fini la prière des morts;
Retirons-nous, amis; après un coup si rude
Capulet a besoin de quelque solitude.

Venez, ne trahissez pas son morne désespoir,
Je remplirai pour lui son douloureux devoir.

Tout le monde sort avec recueillement.

SCENE II.

CAPULET, JULIETTE, endormie.

CAPULET, se levant.

Voilà donc où conduit ma haine funeste!
Sur la terre à présent vaillait ce qui me reste!
Si je pouvais pleurer! que je voudrais mourir!
Nan, jamais je n'ai su ce que c'est que souffrir.
Combien me coûte cher l'épouvantable empire
Que sur lui garde un cœur que la vengeance inspire!
Barbare, et sous ma rage étouffant mes douleurs,
Long-temps à mes enfans j'ai refusé des pleurs.
Pour mes fils morts, mon ame écartant la souffrance,
De sa haine aux vivans rattachait l'espérance;

Mon sang s'est devant moi goutte à goutte épuisé,
A la dernière, enfin, le rêve s'est brisé.
Maintenant le remords dans mon cœur les rassemble,
Maintenant d'un seul coup je les perds tous ensemble !
Juliette, et c'est toi, toi, mon bien le plus doux,
Toi, qu'en mes jours heureux je préférerais à tous,
Qu'il semblerait me laisser pour tromper ma misère,
Et qu'e l'affreux destin m'arrache la dernière !
Toi dont la voix encor hier me consolait.

Il se penche sur le tombeau.

SCENE III.

JULIETTE, *dormant*, CAPULET, TALERMI,
entrant sans être aperçu.

TALERMI.
Voici donc le séjour qu'habite Capulet !
CAPULET, *avec épouvante.*
Quoi ! c'est toi, Talermi ! toi, toujours ! quelle haine
Aujourd'hui sur mes pas comme un spectre l'enchaîne ?
Chaque heure de ce jour qui t'a conduit chez moi
A vu quelque malheur se dresser près de toi.
N'ai-je pas épuisé ta présence funeste ?
Que me veux-tu ? crains-tu que quelque espoir me

reste ?
Est-ce donc que ce jour t'appartient tout entier ?
Vnis ; je ne pleure pas ; que penx-tu m'en dire ?

TALERMI.
Enfin te voilà seul, et voilà ta famille !
Là, dort ton dernier fils, là, ta dernière fille !

CAPULET.
Ta rage n'a donc pas épuisé tous tes traits ?

TALERMI.
Ne sens-tu rien ici de plus que des regrets ?
CAPULET.

Tais-toi.
TALERMI.
N'entends-tu pas comme une voix sacrée ?
CAPULET.

Va-t'en.
TALERMI.
Si de ta mort c'était l'heure assurée,
Voudrais-tu que le ciel te jugât en ce lieu ?
CAPULET.

Tais-toi.
TALERMI.
Tu m'entendras.
CAPULET.
Reste donc seul, adieu...
Il va pour sortir.

TALERMI, *avec force.*
Capulet ! en fuyant, de peur que tu ne tombes,
De tes fils, si tu peux, ne heurte point les tombes.
CAPULET, *entrant avec effroi.*
Malheureux ! es-tu donc envoyé par l'enfer
Pour lancer sur mon cœur les paroles de fer ?

TALERMI.
C'est l'enfer ou le ciel, à ton choix, qui m'envoie ;
L'un m'a commis ta peine et le second ta joie.

CAPULET.
Va ! ma peine est au comble, et l'enfer t'a nommé.
TALERMI.

Au cœur des repentans le ciel n'est point fermé.
CAPULET.
Il jette sur nos jours le mal qui les dévore,
Et si nous les brisons il nous maudit encore !
Si je me repentai, me ferait-il mourir ?

TALERMI.
Sa grâce après la mort pourrait te secourir.
CAPULET.
Du tourment de la vie alors qu'il me délivre.

TALERMI.
Ses arrêts t'ont gardé beaucoup de jours à vivre.
CAPULET.
Ils sont donc le supplice où Dieu m'a destiné ?

TALERMI.
Dieu les rendrait heureux s'il t'avait pardonné.

CAPULET.
Et que demande-t-il ?

TALERMI.
Un vaste sacrifice.

CAPULET.
Faut-il à ses autels vouer un édifice ?

TALERMI.
Il en veut un plus grand.

CAPULET.
Lequel ?

TALERMI.
Il le dira.

CAPULET.
Je l'interrogerai.

TALERMI.
Ce tombeau répondra.

CAPULET.
Ce tombeau ?

TALERMI.
Capulet, si l'heure était passée
Des farouches transports d'une haine insensée,
De ce tombeau mnet un accent triste et doux
S'élèverait, disant : « Mon père, venez-vous,
» Venez-vous de ma vie apprendre le mystère ?
» Car la mort seule dit les secrets de la terre.
» Dieu ne m'avait point mis au monde des mortels
» Pour y passer des jours si courts et si cruels,
» Pour une grande tâche il m'avait envoyée :
» Sur l'amour d'un époux et d'un père appuyée,
» Je devais de la vie essayer les chemins.
» En voyant sur mon cœur se presser leurs deux mains.
» Ce n'est point vainement que votre ame inspirée
» Entre tous vos enfans m'avait tant préférée :
» Ce fut pour que la haine apaisât son flambeau,
» Et ce fut pour cela que j'aimai Roméo. »

CAPULET.
Roméo, se peut-il !

TALERMI.
Viens, demande à l'aïlle
Où pour garder sa foi sa jeunesse s'exile ;
Oh ! mais si cet hymen eût fermé ce tombeau,
Jamais un cœur mortel n'eût vu de jour si beau ;
Car Dieu, du vrai bonheur dotant leur alliance,
Fit pour lui ses vertus, pour elle sa vaillance.
Oui, Capulet, alors nul ne fût arrivé
A l'immense destin qu'il t'avait réservé.
Le sang des Capulets, épuisé goutte à goutte,
De même que ton nom devait finir sans doute ;
Mais ce nom après toi dans la vie arrêté,
Après tui commençait pour l'immortalité !
On eût dit : « Capulet, plus grand que tous ses frères,
» Commença vaincu vaincu les destins contraires.
» Son grand cœur pour Vénice ouvrant des jours
[meilleurs,
» Il garda pour lui seul la gloire et les douleurs,
» Et des plus vrais héros suivant la noble voie,
» Sur ses ennemis même il a versé la joie.
» Victoire à Capulet, défaite aux Montaigus,
» Il leur a pardonné comme il les a vaincus,
» Dieu prépare déjà la couronne immortelle,
» Victoire à Capulet ! »

CAPULET.
Ahl juste Dieu !
TALERMI.
C'est elle ;
C'est la voix de ta fille, entends-tu, Capulet ?

CAPULET.
Laisse-moi, Talermi, ton triomphe est complet.
TALERMI.

Il conduit Capulet vers le tombeau.
Le remords est venu, le bonheur va le suivre.

CAPULET, s'élançant vers le tombeau.
Ma fille!

TALERMI, debout sur les marches.
Par ma voix elle demande à vivre.

CAPULET.
Insensé! laisse-moi, regarde ce cercueil.

TALERMI.
Insensé! devant Dieu fais taire ton orgueil;

Il découvre Juliette et écarte le linceul.

Regarde... vois son front, sa paupière baissée,
Et ce cœur qui t'aimait, froid sous sa main glacée.

CAPULET, s'éloignant.
Cache-moi cet objet de tendresse et d'horreur!

TALERMI, l'arrêtant.
Regarde, Capulet, regarde sans terreur;
Tout cela c'est la mort, ou bien ce n'est qu'un songe.

CAPULET.
Tais-toi, qu'espères-tu de cet affreux mensonge?

TALERMI.
Ce matin, Talermi t'a parlé de trépas,
Et ce matin aussi tu ne le croyais pas!

Il prend le linceul et le lève sur la tête de Juliette.

Vois ce linceul, des morts la parure éternelle;
Au nom du Dieu vivant je le suspends sur elle;
Au nom du Dieu vivant je te commets son sort,
Prononce! ta parole est la vie ou la mort.
L'hymen de Roméo sauvera-t-il ta fille?

CAPULET.
Tu me trompes.
TALERMI.
Réponds.

CAPULET.
Miserable famille!
L'hymen de Roméo! jamais!

TALERMI.
De tes refus
Reçois donc le salaire.
CAPULET.
O ciel! quel bruit confus!

SCENE IV.

LAS MÂNES, ALVAR, l'épée à la main, QUELQUES SERVITEURS, avec des torches.

CAPULET.
Où vas-tu?
ALVAR.
Te venger; par de secrètes routes
On a vu Roméo pénétrer sous ces voûtes.

CAPULET.
Roméo! juste ciel! vengeance!
TALERMI, se penchant sur le tombeau.
C'en est fait,
Juliette, ton père a combié le forfait.
Ton père te condamne... adieu... ferme ta tombe...
Et qu'avec ce linceul le trépas y retombe.

Il rejette le linceul sur Juliette.
CAPULET, s'élançant vers Talermi.
Arrête!

TALERMI.
Que veux-tu?
CAPULET, aux genoux de Talermi.
Ma fille...

TALERMI.
Montaigu
Vient te la demander, la lui donneras-tu?

ALVAR.
Mon père, son aspect profane la demeure.

CAPULET.
Ma fille!
TALERMI.
Roméo!

CAPULET.
Qu'il s'éloigne!

ALVAR.
Qu'il meure!
Sur ton cercueil, Thibault, il viendrait nous braver!
CAPULET, se levant et arrêtant Alvar.
Où cours-tu?

ALVAR.
Le puits.
TALERMI, à Capulet et l'arrêtant.
Où vas-tu?

CAPULET.
Le sauver.
Ils sortent.

TALERMI, seul un moment.
C'en est fait! je l'emporte! à Dieu je le rends grâce!
Je verrai leur bonheur, mais courons sur leur trace.
Hâtons-nous, prévenons en ce premier moment,
Un funeste retour de son consentement.

SCENE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO entre et parcourt la scène en regardant autour de lui.

Non, je suis seul encore... une voix bien connue
Jusqu'à moi de ces lieux est pourtant parvenue.
Je ne sais des tombeaux si la funèbre horreur
Égarer mes esprits d'une vaine terreur;
Mais sous les longs arceaux de cet aile sombre,
Mes yeux sont poursuivis par des spectres sans nombre;
J'ai cru voir des lueurs qui soudain s'effaçaient,
Sous des voiles de deuil des femmes qui passaient,
Et le bruit de mes pas dans l'éclo que j'ouvrais,
Comme un long chant de mort revient à mon oreille.
Arrêtons-nous; calmons ce délire insensé!
Posons mon front brûlant sur ce marbre glacé.

Il va vers le tombeau de Juliette.

Quoi! toujours des tombeaux! quel affreux mausolée!
Ce cadavre étendu sur sa couche voilée,
Ces picots qui d'un linceul semblent lever les plis...
Jamais par le ciseau les marbres assoupis
N'ont offert de la mort une image plus vraie.
Cet aspect est affreux!... Qu'est-ce donc qui m'effraie?
Ici tout est muet, tout dort, et je suis seul!
Ce tombeau, c'est du marbre.

Il touche le linceul et fuit à l'autre bout du théâtre.

Ah! Dieu! c'est un linceul!...
Non... de rester ici je n'ai pas le courage.
Mânes des Capulets que mon aspect outrage,
Pour rendre la vengeance à vos bras irrités,
Vos sépultures ouverts vous ont-ils rejetés?
Que dis-je, malheureux! ces orneaux funèbres,
Et ce flambeau qui seul veille dans les ténèbres,
Ne m'ont-ils pas assez dit quel est ce tombeau?

Il s'approche du tombeau par degrés.
Infortuné Thibault, jeune homme brave et beau,
Ce jour n'est pas fini qui, marquant ta défaite,
T'a vu tomber en brave au sortir d'une fête.
Et moi, ton meurtrier, je cherche, en mon orgueil,

Le bonheur de la vie au pied de ton cercueil !
Ah ! pardonne, Thibault, que ton âme inquiète
Accueille mes remords et mes pleurs...

Il se penche sur les marches du tombeau et lit le nom de Juliette.

Juliette !...

Il s'enfuit épouvanté, et avec des cris d'effroi il dit :

Viens !... Juliette !... viens, je t'attends !... je suis là !
Ne me laisse pas seul !... C'est moi, Juliette !...

Il heurte le tombeau de Juliette, arrache le linceul, pousse un cri et tombe.

Ah !

Il se relève.

C'est elle ! je l'ai vue... Il faut que je la voie !

Il monte sur la tombe, reste immobile pendant longtemps, puis tout-à-coup descend violemment, cherche sur lui un poignard, se trouve sans armes, parcourt le théâtre avec anxiété et revient tout-à-coup à lui.

Cet anneau, ce poison ! c'est la mort ! quelle joie !

Il prend son anneau, le presse sur ses lèvres, et va tomber la tête appuyée sur le tombeau de Juliette ; il se penche, prend Juliette dans ses bras et les laisse retomber sur le tombeau. Avec fureur.

Toi ! mourir ! Juliette ! Ils t'ont laissé mourir !
Et moi je n'ai pas su même te secourir ! [rage !...
Quoi ! ce fer !... ces combats, tout ce sang... ce car-
Pour arracher ma gloire et ma vie à leur rage !
Ah ! ton père ! les tiens, ces mères, tout, jusqu'à moi,
Devait s'annuler et mourir avant toi !

Plus calme et s'approchant par degrés du tombeau.

Sans doute pour ton cœur où Dieu mit son image,
Mon amour n'était pas un assez pur hommage ;
Un mortel n'a pas dû posséder tant de biens !
Oh ! mais j'aurais voulu qu'en brisant nos liens
Le ciel m'eût réservé de le voir, de l'entendre !
Avant la mort encore pour un amour si tendre,
Un regard, un sourire, un accent de ta voix,
Et que je souffris après mille morts à la fois !
Et je bénis le ciel, sa bonté ténébreuse,
Et je crois au bonheur qu'il promet à la terre...

Il prend la main de Juliette, puis avec effroi s'éloigne du tombeau.

Ah ! ciel ! est-ce déjà la mort ou le poison ?
Ou bien est-ce l'enfer qui trouble ma raison ?
J'ai senti tressaillir cette main dans la mienne !

A genoux.

Sur le bord du cercueil que ta foi me soutienne,
O mon Dieu !

JULIETTE, cherchant à s'éveiller.

Roméo !

ROMÉO, à genoux, sans oser regarder.

Quelle voix ? quels accents ?

JULIETTE, se levant sur son séant.

Roméo !

ROMÉO, épouvanté et d'une voix basse et trem-
blante.

Reste encore, douce erreur de mes sens !

Ah ! ne t'éloigne pas, ombre chère et sacrée !

JULIETTE descend du tombeau.

Que ce sommeil est lourd ! ma vue est égarée !

Roméo, viens !

ROMÉO, se levant à demi.

Attends, Juliette, attends-moi !

La mort, bientôt la mort.

JULIETTE, avec joie, courant à lui, mais s'arrêtant
tout-à-coup encore mal éveillée.

Mon Roméo, c'est toi !

De te voir le premier combien je suis heureuse !

Talerni montre en tout son âme généreuse !
ROMÉO, sans la toucher et passant du côté du
tombeau.

Dien ! ne m'éveille pas de ce rêve enchaîné !

JULIETTE.

Ainsi donc, Roméo, Talerni t'a conté
Cet hymen odieux, mon désespoir, sa ruse,
Et cette teinte mort dont l'aspect les abuse.

ROMÉO, avec surprise et transport.

Qu'as-tu dit, Juliette ?

JULIETTE.

Hélas ! si dans ces lieux
Seule et sur ces tombeaux j'avais ouvert les yeux,
Combien j'aurais eu peur en cette triste enceinte !
Je frémis seulement de penser à ma errante !

Pendant ces vers, Roméo s'approche du tombeau, presque à reculons, sans quitter Juliette des yeux. Arrivé au tombeau, il arrache le linceul, trouve le tombeau vide, revient vers Juliette et la porte dans ses bras jusqu'au bord de la scène.

ROMÉO, dans un trouble inexprimable.
Juliette !

JULIETTE, se dégageant de ses bras.

Quel trouble !

ROMÉO, sanglotant.

Ah ! tu me comprends pas !

JULIETTE.

Tu pleures ?

ROMÉO.

Cet hymen, ce tombeau, ce trépas,
J'ignorais tout.

JULIETTE, avec un cri.

O Dieu ! malheureux !

ROMÉO, l'entourant de ses bras.

Je t'en prie,

Regarde ! parle-moi, que je croie à ta vie !

JULIETTE.

Quoi ! tu m'as cru perdue ? ah ! comme je te plains !
Mais viens... viens sur mon cœur, rassure-toi ; viens...
[viens !

Elle lui essuie les yeux avec ses mains.

Mais calme ces transports où ton âme est en proie,
Ne pleure pas ainsi.

ROMÉO, avec du rire et des pleurs.

Pour concevoir ma joie

Il faudrait concevoir à quel point j'ai souffert
Quand ce tombeau fatal à mes yeux s'est offert !
A peine mes regards ont pu te reconnaître,
Qu'un coup terrible et sourd a brisé tout mon être.
Je voulais t'appeler et pleurer à la fois ;
Mais je perdais ensemble et les pleurs et la voix.
C'était une douleur froide, atroce, confuse,
Qu'à te bien exprimer ma langue se refuse,
Que l'on ne conçoit pas que l'âme ait pu souffrir.
Puis j'ai repris mes sens et j'ai voulu mourir.

Il s'arrête épouvanté de sa pensée.

Et dans mon désespoir... ô souvenir ! ô rage !
C'est l'enfer... c'est la mort.

JULIETTE.

Mou Roméo ! Quel horrible langage !

ROMÉO, avec fureur et le repoussant.

Va-t'en, je le hais.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit ?

ROMÉO, pleurant et la repoussant.

Nou, je t'aime, va-t'en.

JULIETTE.

O ciel !

ROMÉO.

Je suis maudit !

JULIETTE.

Oh ! parle, ou dans tes bras je meurs de toi dédire.
ROMÉO, après une assez longue pause.
 Tu veux donc le savoir ? je m'en vais te le dire.
 Qu'aurais-tu fait, dis-moi, si tu m'avais cru mort ?

JULIETTE.

J'aurais voulu te suivre et partager ton sort.
ROMÉO, avec amertume.
 C'est cela, tu le sais.

JULIETTE.

Eh ! quoi !

ROMÉO.

Je t'ai cru morte.

JULIETTE.

Malheureux !

ROMÉO.

Malheureux ! quoi ! la douleur t'emporte !
 Tu croyais au bonheur !

JULIETTE.

Mon Dieu ! c'est trop souffrir.

ROMÉO.

Tais-toi, ne parle pas d'un Dieu qui fait mourir.

JULIETTE.

Par pitié, Roméo, c'est notre heure suprême !

ROMÉO, avec des mouvemens de rage.

Ah ! déjà le poison me dévore... Anathème !

JULIETTE.

Dieu ! silence.

ROMÉO, avec rage.

Anathème !

JULIETTE.

Ah ! ne le maudis pas,

Roméo, le malheur peut survivre au trépas ;

Demandons-lui le ciel.

ROMÉO, tristement et abattu.

Eh quoi ! le ciel ensemble !

Ensemble ! oui, prison...
 Il veut se mettre à genoux et tombe sans force, entraînant
 Juliette avec lui... Il se relève peu à peu.

Je ne puis, ma voix tremble.

Sur la terre, du moins, reste pour moi pleurer.

JULIETTE.

Je suis sûre à présent de n'y pas demeurer.

ROMÉO, avec des sanglots convulsifs.

Je voudrais te revoir... Mets-moi sur cette pierre...

Juliette le traîne sur les marches du tombeau.

Juliette, plus près... plus près de la lumière...

La regardant avec joie. Toi montrant le tombeau.

Oh ! c'est toi !... Tiens, c'es t'h que je veux reposer.

JULIETTE, avec désespoir.

Ensemble, Roméo.

ROMÉO, avec un cri.

Juliette !

Il se lève par un mouvement convulsif, cherche Juliette,
 et tombe en prononçant le dernier mot.

Un baiser !...

JULIETTE.

Ah ! je meurs ! attends-moi.

Elle tombe et prend Roméo dans ses bras.

~~~~~

## SCENE VI.

ROMÉO et JULIETTE, embrassés, CAPULET,  
 ALVAR, TALERNI, suite.

ALVAR.

Les voici, quel spectacle !

*TALERNI, avant d'entrer.*

Dieu n'a-t-il accordé le sublime miracle ?

*CAPULET, entrant.*

Ma fille, de ses bras entourant Montaigu !

O reuegence !

Il les touche.

Ils sont morts !...

TALERNI.

Et moi, j'ai trop vécu !

74665

FIN.